

Hommage à Nicolas Tziganok

(1930-2013)

*Nicolas Tziganok (1930-2013),
un itinéraire militant*
par Claude Latta

Un texte inédit (2007) de Nicolas Tziganok :
Chavanne-Brun : Souvenirs

et des *hommages* de :

Daniel et Marie-Claude Baby
Adeline Crépet
André et Liliane Derory
Lucette Gagne
Maryline Grivot
Joël Jallon
Chantal et Jacques Martinez
Josiane Purvis
Marie-Claire Roche
Simone Servajean
et
de ses amis russes.

Cahiers de Village de Forez

2013

Avant-propos

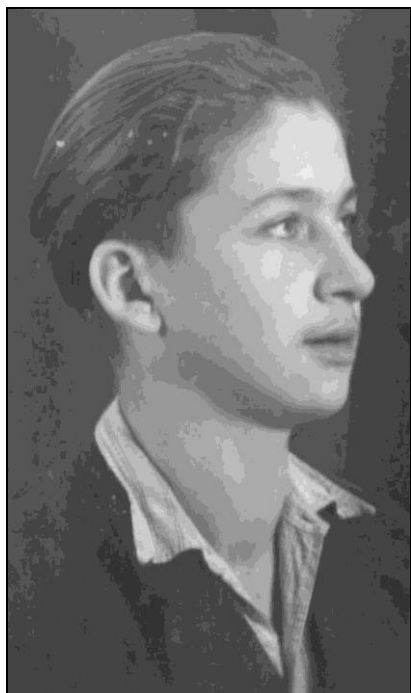
Ce cahier de *Village de Forez* est consacré à Nicolas Tziganok, figure du mouvement syndical à Montbrison et figure du Centre social. Le cahier comprend :

1/ Une approche biographique : *Nicolas Tziganok (1930-1983), un itinéraire militant* par Claude Latta

2/ Une deuxième partie constituée par un texte de souvenirs de Nicolas Tziganok lui-même : il s'agit d'une intervention orale faite par Nicolas lors du colloque organisé par *Village de Forez* en 2007 sur l'histoire industrielle de Montbrison

3/ La troisième partie rassemble plusieurs témoignages donnés soit au moment du décès de Nicolas Tziganok soit rédigés spécialement pour ce cahier.

Enfance et jeunesse



**Nicolas Tziganok,
écolier à Montbrison**
(Photo archives famille Tziganok)



Nicolas Tziganok, éclaireur de France
(Photo archives Mme Crépet)



**Nicolas Tziganok et sa maman,
aux Puelles à Montbrison**
(Photo archives Mme Crépet)



Nicolas Tziganok au régiment
(Photo archives famille Tziganok)



Nicolas Tziganok, membre de l'équipe du BCM
(Photo archives famille Tziganok)

Nicolas Tziganok (1930-2013)

un itinéraire militant

Claude Latta

Rappeler le parcours de vie et les engagements de Nicolas Tziganok ¹ (1930-2013) n'est pas seulement l'hommage à un ami mais aussi une approche biographique qui sera utile, nous l'espérons, lorsqu'on fera l'histoire du syndicalisme et du mouvement social à Montbrison.

Nicolas Tziganok était né en 1930 : ses parents d'origine russe étaient arrivés à Montbrison vers 1922, venant de Turquie. La France, saignée par la guerre, manquait de main-d'œuvre. A Montbrison, les usines métallurgiques Chavanne-Brun, installées en 1916, recrutaient de la main-d'œuvre jusqu'à Istanbul : par l'intermédiaire d'un bureau spécialisé, l'entreprise fit venir des réfugiés russes ². Parmi eux, les Tziganok. En 1926, le recensement montre la présence de 49 Russes à Montbrison ³.

La mère de Nicolas, Maria Dobjankia, était la fille d'un militaire russe « blanc », d'une famille sans doute aisée puisqu'elle avait des domestiques ⁴. Officier, chef de musique, le grand-père de Nicolas, Michel Dobjankia, faisait partie de l'armée Wrangel : en effet, il est en Crimée à la fin de la guerre civile alors que les Bolcheviks arrivent au sud de l'Ukraine où des opérations militaires s'étaient déroulées d'avril à novembre 1920 ; l'armée russe du général Wrangel, qui avait fait de la Crimée son ultime réduit, fut la dernière à résister à l'armée rouge. Après la défaite de l'armée Wrangel, 146 000 personnes furent évacuées par la France, soldats et civils mêlés, sur 120 navires surchargés, qui transportèrent les réfugiés en Turquie. Les grands-parents maternels de Nicolas firent partir par bateau en Turquie leurs deux filles (la mère de Nicolas et sa sœur). Ils pensaient sans doute les rejoindre mais ne purent le faire. Les deux jeunes filles n'eurent plus, par la suite, de nouvelles de leurs parents... L'histoire du XX^e siècle est ainsi marquée de multiples tragédies individuelles au sein de la grande Histoire.

De nombreux Russes étaient réfugiés à Istanbul. Maria Dobjankia se maria en Turquie avec l'un de ses compatriotes et le suivit quand il vint travailler en France, à Montbrison. Lors du colloque de *Village de Forez* auquel il a participé en 2007, Nicolas Tziganok a évoqué avec pudeur son enfance. Il fut élevé par sa mère à Montbrison. Mais pendant une partie de l'année, elle travaillait à Vichy. Pendant ce temps, Nicolas était dans une famille russe sans enfants, les Pakhonoff qui s'étaient attachés à lui, le prenaient pendant les vacances et même pendant une partie de l'année. Nicolas passa donc une grande partie de son enfance dans les cités de la Madeleine, dans le bâtiment où se trouvait aussi le logement de la famille Cronel. Les cités Chavanne rassemblaient ce qu'on pourrait appeler la « classe ouvrière montbrisonnaise », près de l'usine construite en dehors du centre ville commerçant : on était « des cités Chavanne » qui étaient un faubourg ouvrier, au-delà de la Madeleine. Nicolas fut élève de l'école Chavassieu et du collège (l'ancienne école primaire supérieure avait pris ce nom en 1941). Il aurait voulu poursuivre des études au lycée Mimard de Saint-Etienne ou à l'école pratique de Roanne mais il fallait un trousseau important que sa mère n'avait pas les moyens de payer. Ainsi beaucoup de membres de cette génération n'ont-ils pas pu poursuivre les études qu'ils avaient pourtant envie de faire.

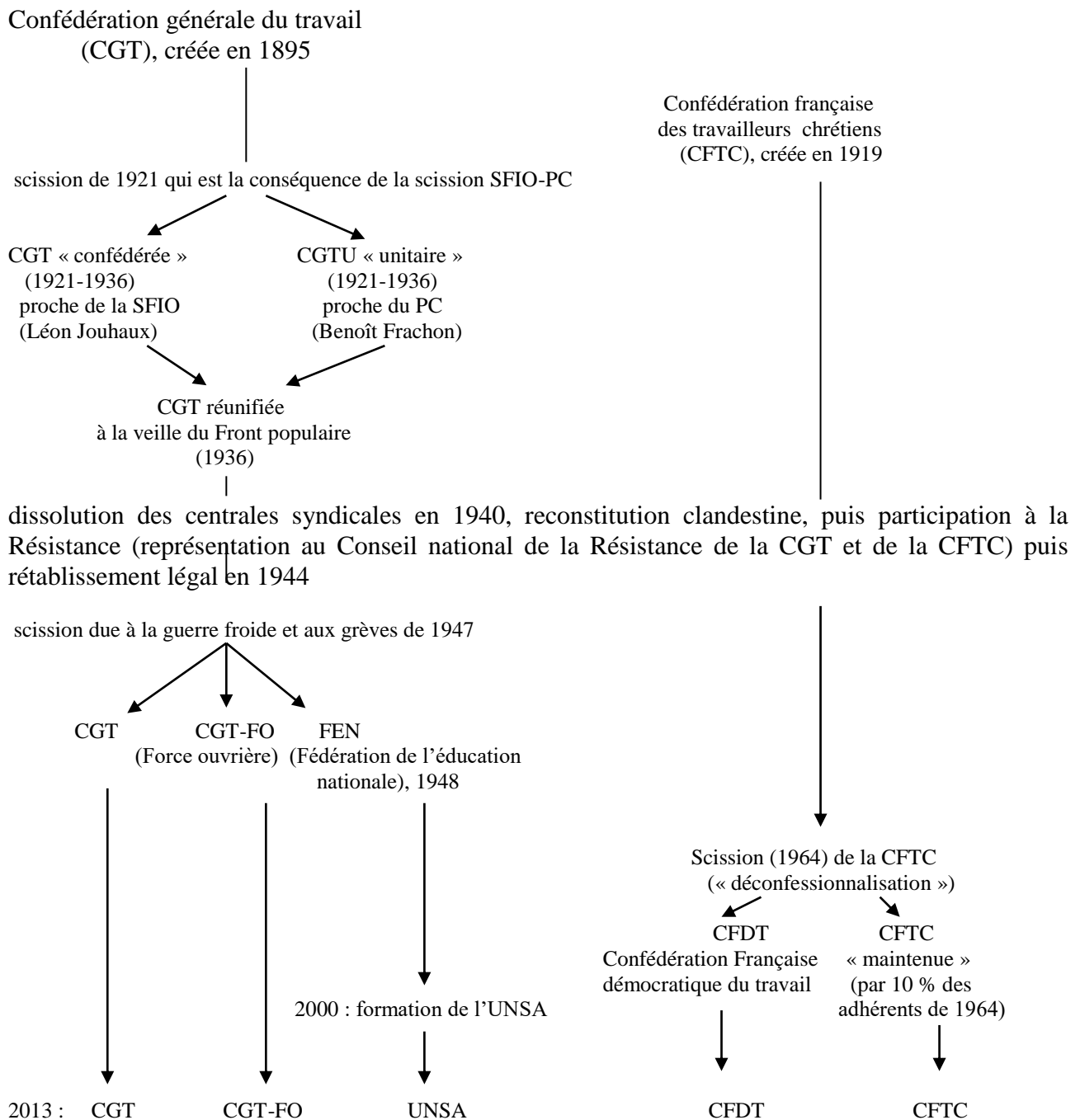
¹ Décédé à Montbrison le 25 mars 2013.

² La France, qui, en 1920, avait reconnu le gouvernement formé par Wrangel, avait créé une commission d'aide aux réfugiés russes et subvenait aux besoins de 2 000 réfugiés en Turquie et en Yougoslavie (Pierre Grouix, *Russes de France d'hier à aujourd'hui*, Monaco, éditions du Rocher, 2007, p. 93-94).

³ Joseph Barou, « Lvf es étrangers à Montbrison », communication au colloque 2013 de *Village de Forez*, (Actes à paraître à l'automne 2013).

⁴ Marinette Tziganok se souvient que sa belle-mère lui avait dit qu'elle faisait bien la cuisine parce que, petite, elle descendait à la cuisine « pour aider les domestiques ».

Pour comprendre l'histoire du syndicalisme en France



CGT, Confédération générale du travail, fondée en 1895

CGT-FO, Confédération générale du travail - *Force Ouvrière*, née d'une scission de la CGT en 1948. Force ouvrière était le nom de la tendance de la CGT qui fit scission en 1948.

CFTC, Confédération française des travailleurs chrétiens, née en 1919, devenue en 1964 la CFDT, Confédération française démocratique du travail. Mais une minorité, refusant l'abandon de la référence chrétienne, maintient la CFTC.

FEN, Fédération de l'Education nationale : en 1948, lors de la scission CGT/CGT-FO, les syndicats enseignants, pour rester unis sur le problème de la laïcité, constituèrent la FEN, centrale unitaire et autonome. Elle a disparu en 2000, ses syndicats intégrant l'UNSA (Union nationale des syndicats autonomes) qui venait d'être créée.

Chavanne-Brun et le syndicalisme

Nicolas entra à l'école des apprentis de Chavanne-Brun. Mais ce travail ne lui plaisait pas. Comme il était allé au collège où il avait fait du dessin industriel, il fut candidat au bureau d'études, passa des tests et, grâce à M. Boulez ⁵, qui était responsable du collège des ingénieurs et chef du personnel, fut admis au bureau d'études où il fit toute sa carrière de dessinateur industriel, carrière seulement interrompue par le service militaire au Maroc, à Rabat, dans l'armée de l'Air. Chavanne-Brun, devenue en 1959 la SECIM ⁶ puis en 1982 la CLECIM, était une filiale de la SECIM qui avait été « restructurée ». L'entreprise avait commencé par fabriquer des obus entre 1916 et 1918. Puis elle s'était orientée vers la fabrication de laminoirs et d'équipements pour la sidérurgie, le montage des laminoirs et machines annexes avec tous les systèmes (hydrauliques, pneumatiques, de graissage, etc.) ainsi que les essais et la fabrication et le montage de presses hydrauliques pour l'extrusion de l'aluminium et des métaux non ferreux ⁷. Le bureau d'études, très étoffé, jouait un rôle important pour des projets qui aboutissaient à des montages de machines spécialisées qui étaient souvent installées à l'étranger.

Chez Chavanne-Brun, Nicolas Tziganok était un professionnel reconnu qui eut toujours le souci de se perfectionner et de se former. Il m'avait dit un jour cette phrase qui va loin : « Je voulais être le meilleur dans mon métier pour être un bon syndicaliste ». Dans son esprit, sa compétence professionnelle et son engagement syndical étaient forcément associés. La première validait le second. Il fit souvent des stages et des séjours de formation à Paris.

Nicolas Tziganok fut pendant plus de 30 ans un militant syndical actif. Il était de la même génération syndicale que Raymond Broquaire et Jean Filleux (CGT-FO), Maurice Plasse et Jean Vial (CFTC puis CFDT), Maurice Delaigue (CGT). En 1948, il fut à 17 ans $\frac{1}{2}$ l'un des premiers adhérents à Montbrison, l'un des fondateurs chez Chavanne, de la section CGT-Force ouvrière. Cette centrale était née d'une scission avec la CGT à la suite des grandes grèves des années 1947-1948 qui, relayées par le PC, s'étaient déroulées dans un climat de grande violence ⁸, sur fond de guerre froide et de difficultés sociales. Il ne s'agit pas ici, on l'a bien compris, de porter des jugements sur une scission qui fut douloureuse pour les deux camps, mais d'expliquer les motivations de chacun : du côté de la CGT, on était viscéralement lié au PC et attaché à l'URSS, « patrie du socialisme » ; le PC était « le parti de la classe ouvrière », la CGT son « bras armé » dans le monde du travail, le rôle de Staline n'était pas contesté. Du côté de la CGT-FO, qui bénéficiait du prestige de Léon Jouhaux ⁹, l'indépendance était considérée, depuis la Charte d'Amiens (1906) ¹⁰, comme l'une des valeurs essentielles du syndicalisme. On peut simplement dire que, pour Nicolas Tziganok, la création de la CGT-FO, était une rupture avec les méthodes jugées par lui « stalinienne » de la CGT de cette époque. Chez Chavanne-Brun, il fallait être courageux pour rompre avec la CGT toute puissante, auréolée de son rôle dans la Résistance.

Cet événement marqua Nicolas et fut sans doute à l'origine de son attachement à la démocratie et particulièrement à la démocratie associative. Il ne craignait pas, dans le même esprit, d'être rebelle aux opinions du moment ou hostile à ce qui paraissait admis par tous. Il est difficile d'être en désaccord avec son milieu : Nicolas Tziganok eut à deux reprises l'énergie pour le faire et mettre ses actes en accord avec ses

⁵ M. Boulez a joué un rôle très important dans l'histoire de Chavanne-Brun. Il était le père du grand musicien Pierre Boulez et habitait avenue Alsace-Lorraine à Montbrison.

⁶ SECIM : Société pour l'Etude et la Construction d'Installations Métallurgiques.

⁷ Cf. Maurice Bayle, « De Chavanne-Brun à VAI Clecim », Montbrison, *Village de Forez*, 2004.

⁸ Cf. Maurice Bedoin, Jean-Claude Monneret, Corinne Porte et Jean-Michel Steiner, *1948 : les mineurs stéphanois en grève. Des photographies de Léon Leponce à l'Histoire*, Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2011.

⁹ Léon Jouhaux (1879-1954), secrétaire général de la CGT de 1909 à décembre 1947. Il démissionne et fonde la CGT-FO. Prix Nobel de la Paix en 1951.

¹⁰ La « Charte d'Amiens », texte voté au congrès de la CGT à Amiens (1906) et affirmant la séparation des actions politiques et syndicales, « les organisations confédérées n'ayant pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis qui « peuvent poursuivre en toute liberté, la transformation sociale ».

idées ; non seulement en 1947-1948 au moment de la création de FO mais aussi pendant la guerre d'Algérie contre laquelle il prit position ; il était isolé mais milita dès le début contre la guerre. Une grande partie de l'opinion – et de l'opinion ouvrière – condamnait ceux qui s'opposaient à la guerre d'Algérie alors que les soldats du contingent risquaient leur vie face au « terrorisme » pour défendre une « terre française » à laquelle nous avions, pensait-on, « apporté la civilisation ».



Nicolas Tziganok en 1963 (photo d'identité)
(archives famille Tziganok)

Plusieurs membres du bureau d'études de Chavanne-Brun avaient été mobilisés en Algérie. Un racisme ambiant régnait envers les Algériens assimilés à des « terroristes ». « Ce fut difficile » - me dit une fois Nicolas alors que la conversation avait roulé sur ce sujet.

Nicolas Tziganok a été un militant dont les patrons connaissaient l'aptitude à résister et à réagir. Chez Chavanne-Brun, il a aussi souvent défendu le maintien de son entreprise et de son bureau d'études à Montbrison.

Les engagements de Nicolas furent multiples. Il fut président de l'association des parents d'élèves des écoles primaires (FCPE, Fédération conseils de parents d'élèves, dite alors « Fédération Cornec »), sans doute en 1965 ¹¹. Il fit aussi partie du mouvement coopératif, membre de la *Coop* de Montbrison, qui avait deux magasins dans la ville – dont l'un à la Madeleine. La coopération correspondait bien à son souci de transformer concrètement les rapports économiques et sociaux.

Défenseur prud'homal

Nicolas Tziganok fut défenseur prud'homal, délégué par FO, pour les salariés qui portaient leur affaire devant le conseil des prud'hommes ¹². Il exerça ces fonctions de 1980 au début des années 2000 ¹³. Il conseillait les salariés et plaïda pour eux : un rôle important. On venait ainsi souvent le consulter, demander des conseils : comment fallait-il se défendre ? quels étaient les droits du salarié ? Il n'hésitait pas à aider les gens, à les conseiller, à les défendre, quelle que soit leur appartenance – ou leur non appartenance – syndicale. Marinette Tziganok se souvient de la dernière cause dont il s'occupa : une réfugiée d'origine géorgienne était mal traitée dans le restaurant de Montbrison où elle travaillait. Elle avait deux enfants dont l'un était très malade. Nicolas la défendit, l'aida à avoir un logement à Beauregard, intervint pour qu'elle puisse consulter les spécialistes pour son fils qui était élève au collège ¹⁴. Elle alla ensuite à Lyon. Elle téléphona un jour à Marinette et lui dit : « Sans Nicolas, je n'aurai pas pu résister ». Mme Drutel, greffière au conseil des

¹¹ Témoignage Marinette Tziganok.

¹² Un tribunal de prud'hommes fut installé à Montbrison en 1980. La loi Boulin de 1979 a mis en place la généralisation de la juridiction, qui est territoriale (un conseil dans le ressort de chaque tribunal de grande instance) mais aussi "professionnelle" (chaque conseil est divisé en cinq sections, industrie, commerce et services, agriculture, activités diverses, encadrement). Les juges sont élus au scrutin de liste dans deux collèges (salariés et employeurs). Devant le conseil des prud'hommes, chaque salarié peut se faire assister par un délégué syndical (défenseur prud'homal) qui est habilité, selon le code du travail, à le représenter ou à le défendre.

¹³ Témoignage de Mme Drutel, greffière du conseil des prud'hommes de Montbrison, juin 2013.

¹⁴ Témoignage Marie-Claire Roche.

prud'hommes, se souvient, elle aussi, de cette affaire parce Nicolas avait également servi d'interprète : il n'y avait pas beaucoup d'autres défenseurs pour parler russe à Montbrison....

Nicolas Tziganok portait un idéal de transformation sociale qui était aussi un idéal de transformation de l'homme, de chaque homme, et de respect de la personne humaine. Il était heureux quand il voyait quelqu'un s'épanouir au Centre social dans une activité ou un engagement bénévole. Le respect de la personne humaine : je me souviens de son indignation lors d'une soirée du Centre social consacrée à la Yougoslavie – alors déchirée par la guerre civile – lorsqu'il évoqua avec colère la politique de « purification ethnique » - le mot lui faisait horreur - menée par Radovan Karadzic, le chef des Serbes de Bosnie.

La défense de l'hôpital public

Très attaché à l'idée de service public, Nicolas avait été l'animateur de deux comités de défense de l'hôpital qui, à 30 ans d'intervalle, ont défendu avec succès le service public de l'hôpital de Beauregard et le maintien de son indépendance.

Le premier « conflit de l'hôpital » eut lieu en 1974-1975. L'hôpital de Beauregard, construit par la municipalité du docteur Poirieux, allait ouvrir ses portes et remplacer l'ancien Hôtel-Dieu installé depuis le XIII^e siècle en centre-ville ; la municipalité voulait confier la direction du nouveau service chirurgie aux chirurgiens de la clinique privée, engagés à temps partiel. La décision s'expliquait par la difficulté de recrutement de chirurgiens et parce que la clinique avait rendu de grands services aux Montbrisonnais lorsque l'Hôtel-Dieu n'avait plus de service chirurgical. Mais cette décision allait contre les règles de fonctionnement du service public et apparaissait comme une privatisation de celui-ci.

Elle provoqua la formation d'un *comité d'action pour un véritable service public à l'hôpital* dont Nicolas Tziganok et Jo Barou furent les responsables et les porte-parole. Maurice Plasse, Marc Pétri, André Reynard, Pierre Cusset, et d'autres jouèrent aussi un rôle important. Le comité eut le soutien et la participation de toutes les unions locales (CGT, CGT-FO, CFDT, CFTC et FEN). De nombreuses autres organisations ¹⁵ adhérèrent à ce comité. Une campagne d'information, appuyée sur de solides dossiers, fut menée pendant 15 mois auprès de l'opinion : articles de presse, affiches, réunions publiques, tracts se succédèrent.

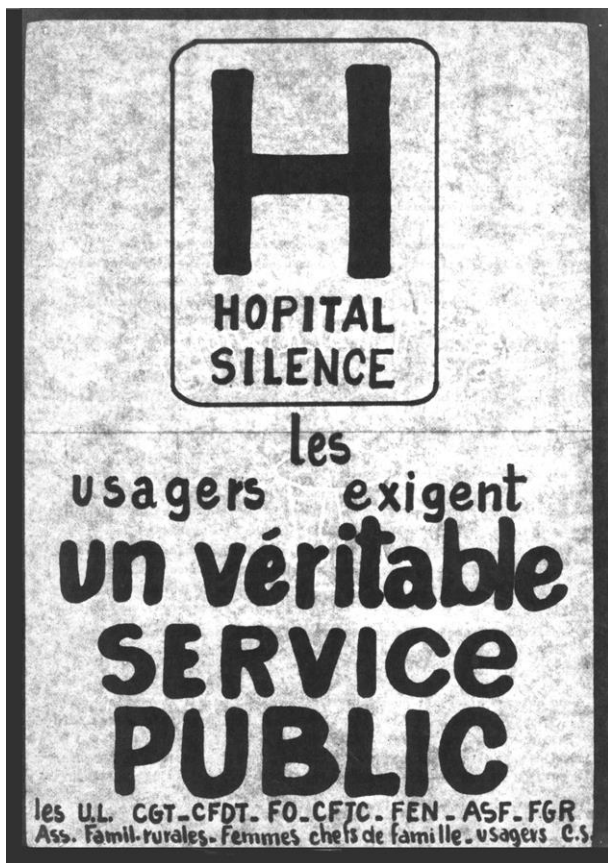
La Caisse nationale d'assurance maladie et la Fédération hospitalière de France ¹⁶ appuyèrent finalement le mouvement : une délégation dirigée par Nicolas Tziganok alla à Besançon rencontrer M. Minjot, président de cette fédération et maire de la ville ¹⁷. Sur cette question se greffa aussi le « conflit du Centre social » parce que l'association des usagers du Centre social soutenait le comité de l'hôpital. La Municipalité le lui reprocha et tenta, en vain, de lui enlever la gestion du Centre. L'affaire, aux multiples rebondissements, alla jusqu'au ministère du Travail (Michel Durafour) et à celui de la Santé (Simone Veil) et fut relayée par une question écrite posée à l'Assemblée nationale par M. Jacques-Antoine Gau, député socialiste de l'Isère ¹⁸. Simone Veil, ministre de la Santé, donna finalement raison au comité contre la privatisation (1975). L'hôpital eut ses propres chirurgiens.

¹⁵ L'Association syndicale des familles, les associations familiales rurales du Montbrisonnais, la Fédération générale des retraités, le Centre social, l'Association des femmes chefs de famille, l'Association populaire des familles de Sail-sous-Couzan, l'Association familiale rurale de Bard, les unions cantonales des syndicats d'exploitants agricoles de Boën et Saint-Bonnet-le-Château.

¹⁶ Elle regroupe les établissements hospitaliers publics de France.

¹⁷ Jean Minjot (1904-1987), député, secrétaire d'Etat au Travail et à la Sécurité sociale (1956-1957), maire de Besançon (1953-1977).

¹⁸ Jacques-Antoine Gau (1930-1981) député de l'Isère de 1973 à 1981.



Ci-dessus :

Une affiche du comité de l'hôpital, sérigraphie.

(Archives Jo Barou)

Ci-contre :

Communiqué, signé par Nicolas Tziganok, paru dans *La Liberté* du 8 novembre 1975

(Archives Jo Barou)

**LE SERVICE CHIRURGIE
DE L'HOPITAL**

Les organisations :

- Unions locales C.G.T. — C.G.T.-F.O. — C.F.D.T. — C.F.T.C et F.E.N.
- Association syndicale des familles de Montbrison ;
- Les associations familiales rurales du Montbrisonnais ;
- La Fédération Générale des retraités ;
- L'association des usagers du Centre Social ;
- L'association des femmes chefs de famille ;
- L'association populaire des familles de Sail sous Couzan ;
- Les unions cantonales des syndicats d'exploitants agricoles de St-Bonnet le Château et Boën, réunies le 3 novembre 1975, au sein du «Comité d'Action pour un véritable service public à l'hôpital de Montbrison» :
- prennent acte de la nouvelle décision du conseil d'administration de l'hôpital de recruter deux chirurgiens à temps plein pour le nouveau centre hospitalier.
- souhaitent l'ouverture rapide du service chirurgie.
- restent attentives aux problèmes du Centre Hospitalier.

N. TZIGANOK

Un nouveau conflit eut lieu... 30 ans après, en 2004-2005. L'heure était, à l'Agence régionale de l'hospitalisation (ARH), au regroupement des structures de soins publiques et privées. Un projet prévoyait, pour sauver l'hôpital de Montbrison et son service de réanimation qui était menacé, l'installation de la clinique privée au sein de l'hôpital, avec construction d'un nouveau bâtiment qui lui serait réservé ; les plans étaient prêts. Il s'agissait de rassembler les moyens pour constituer un pôle de santé plus fort à Montbrison en faisant coopérer le secteur public et le secteur privé.

A l'initiative de Nicolas Tziganok, un comité de défense de l'hôpital public fut créé (2004). Nous n'étions au début que quelques-uns - Jean Sauvade, Marc Fournier, Pierre Clairet, Agnès Chaud, Marie-Jo Arthaud - et tout le monde nous disait qu'il n'y avait pas d'autre solution que celle qui était prévue. J'avais dit à Nicolas : « il ne faut pas se laisser impressionner, ils sont médecins ou directeurs de clinique, mais ce n'est pas parce qu'ils ont des diplômes qu'ils savent ce qu'il faut faire ». Il me l'a rappelé lorsque je suis allé le voir à l'hôpital pendant sa maladie.

Lors de l'une des premières réunions, Nicolas nous dit, en bon tacticien qu'il était : « nous ne sommes pas très nombreux mais on nous croira plus forts que nous ne sommes » et, dès le début, il considéra qu'il fallait s'associer à ceux qui défendaient l'hôpital de Feurs afin de trouver une solution commune aux deux villes. Il se plongea dans le dossier et accumula renseignements et articles sur le fonctionnement et l'avenir des hôpitaux publics. Le comité informel du début devint une association – le *Collectif des usagers pour la défense du*

service public hospitalier du Forez. Une réunion publique eut lieu à Moingt puis une manifestation, organisée rapidement, se déroula dans le hall de l'hôpital et eut un succès inattendu : le rapport de forces en fut profondément modifié. Une pétition circula et fut signée sur le marché de Montbrison, non sans que ceux qui la faisaient signer soient invités à s'en aller par la police municipale ¹⁹, ce qui n'empêcha pas d'avoir plusieurs centaines de signatures portées en délégation à Lyon, à l'ARH : le directeur fit un discours interminable pour nous vanter la solution alors présentée comme inéluctable.

Une deuxième manifestation eut lieu dans le hall de l'hôpital pendant que le conseil d'administration était en train de siéger. Je vis Nicolas monter sur une chaise pour donner les résultats du conseil d'administration qui s'achevait et qui ajournait l'adoption du projet. Finalement nous avons en grande partie gagné. Le rapprochement avec l'hôpital de Feurs a eu lieu et a permis de sauver le service public hospitalier à Montbrison. Ce fut difficile psychologiquement pour Feurs qui perdit sa maternité. Mais l'hôpital de Feurs reste partenaire du pôle mère-enfant qui ouvre dans ses nouveaux bâtiments de Beauregard en juin 2013.

Le Centre social de Montbrison

Nicolas Tziganok était membre du comité de gestion du Centre social depuis 1978. Il a été membre du bureau, trésorier ou trésorier adjoint de 1979 à 2009. Ces dates indiquent une fidélité et une action dans la durée – un engagement de tous les jours : des heures et des heures de réunion, de travail, de tenue des comptes, d'efforts pour comprendre et maîtriser le budget, de réflexion et d'action. Nous admirions Nicolas pour la constance de son engagement, pour sa ténacité dans le combat lorsqu'il fallait entrer en action – il ne lâchait jamais rien –, pour sa volonté de faire fonctionner la démocratie et la libre discussion au sein du Centre social – s'il y avait l'unanimité, ou si l'on n'avait pas assez discuté, il n'était pas satisfait. Dans la discussion, il maniait parfois le paradoxe, voire l'esprit de contradiction, pour permettre un approfondissement du débat, surprenant parfois ses interlocuteurs. Il avait de la force de caractère.

Progressivement, Nicolas Tziganok avait vu le Centre social prendre toute sa place dans la Cité. Il pensait et disait que ce n'était pas une association « comme les autres » - ce n'était pas une manifestation d'arrogance, mais cela agaçait parfois ses interlocuteurs. Pour lui, le Centre social, géré par une association d'usagers, portait une part d'utopie sociale, son fonctionnement procédait d'un « esprit » qui s'était forgé au cours des années avec l'action de tant de bénévoles, avec tant d'initiatives nouvelles portées par des personnes qui prenaient leur place dans l'association et se réalisaient dans telle ou telle activité. Parce que, au Centre social, tout était ou paraissait possible : une Université populaire et une revue d'histoire, le groupe *Vivement jeudi* et le théâtre, une réflexion d'ensemble sur la société et ses problèmes et des activités manuelles ou artistiques, la gymnastique et la marche, les activités pour enfants et les dimanches pour les anciens. Nicolas Tziganok était comme beaucoup d'entre nous engagé dans cette aventure associative, intellectuelle et sociale.

Lui-même y avait trouvé sa place qui était grande : au bureau où il intervenait souvent, dans son poste de trésorier, au comité de gestion dont il animait les discussions. Il a passé de longues heures au premier étage du Centre social pour suivre les comptes au jour le jour. Et au Centre, on l'aimait. Il avait le souci que les salariés du Centre trouvent leur place : il avait, par exemple, convaincu Josiane Purvis, l'une des permanentes, de rester au Centre alors qu'elle voulait partir parce qu'elle redoutait le passage à l'informatique. Il avait donné aussi, au Centre social, des cours de russe. A deux reprises, en 1981 et en 1994, Nicolas avait été « pressenti » pour être président du Centre social mais avait décliné cette proposition.

Montbrisonnais, Nicolas était attaché à sa ville. Fils d'immigré, il était relié par toutes ses fibres aux valeurs de la République qui avait accueilli ses parents, même si, en 1940, des tracasseries les avaient frappés : des étrangers « indésirables » avaient été « parqués » au 2^e étage de l'aile de la mairie que longe la rue des Arches ²⁰. Les enfants, dont Nicolas, avaient le droit de sortir pour aller à l'école.

¹⁹ Le Collectif n'avait pas demandé d'autorisation pour s'installer sur le marché...

²⁰ Témoignage de Nicolas Tziganok à Maurice Damon et Jo Barou lors d'une marche du Centre social.



Il avait, lors de ses deux voyages en Russie en 1992 et 1993, redécouvert ses racines. Il fut ému aussi de la misère des Russes pour lesquels la période post-soviétique fut difficile. Cette découverte de la Russie avait été pour lui un grand moment : il découvrait la Russie, les monuments de Saint-Pétersbourg, les habitants de cette Russie de ses ancêtres. Marinette, son épouse, ramassa des cailloux au bord du lac Ladoga et les mit sur la tombe de sa belle-mère russe, morte en 1976 ²¹ : la boucle de l'Histoire était ainsi bouclée. Tous les participants à ce voyage en Russie ont trouvé que cela avait été un « grand moment ». Lors de la soirée d'hommage au Centre social, le 15 avril, Marie-Claire Roche, Lucette Gagne, d'autres en ont témoigné. Avec ses amis russes – Nina, Natacha, Boris - reçus à Montbrison, des liens très forts avaient été noués. Je leur fis visiter Montbrison : l'une des jeunes femmes russes dit, en voyant la série des ponts sur le Vizézy : « on dirait Saint-Pétersbourg ». C'était vraiment sympathique mais quand même un peu excessif !

Les Russes visitent Montbrison :

1^{er} rang : Claude Latta, Elena Soukatchev, Ludmilla Soloviev, Lucette Gagne

2^e rang : Kira Chlatkin, Nicolas Tziganok, Nina et Sacha Sinitsyn, Jean-Henri Grange

Déterminé et actif, Nicolas était aussi un sentimental. Au colloque du Printemps de l'Histoire sur l'industrie et le mouvement ouvrier, en 2007, les larmes lui étaient brusquement venues aux yeux en évoquant les luttes ouvrières de Chavanne-Brun. Il avait repris à cette occasion des notes écrites par son beau-père Aimé Avignant, militant de la CGT, qui avait fait partie pendant la deuxième guerre mondiale de la Résistance syndicale à Montbrison. Nicolas fut aussi très ému d'aller parler de la Russie au groupe *Vivement jeudi* du Centre social, invité par Danièle Latta qui présentait un roman d'Irène Némirovsky, *Les mouches d'automne*, évocation de la vie des Russes blancs émigrés en France. L'élection d'une municipalité de Gauche à Montbrison, pour la première fois depuis 60 ans, lui avait été aussi une forte émotion.

Nicolas avait dit dans le texte de son intervention au colloque d'histoire de 2007 qu'il n'avait jamais eu d'adversaires mais seulement « des gens en désaccord avec [lui] », qu'il « avait respectés » et qui avaient eu pour lui du « respect » ²². C'était vrai.

Le sport et les voyages

Sportif, Nicolas Tziganok a été basketteur au BCM (Basket club montbrisonnais) : il jouait dans l'équipe 1^{re} du BCM avec André Bret, Guy Raoux et Georges Seux. A la retraite, il participa, dès sa création au groupe de marche des Randonneurs montbrisonnais fondé par Cyrille Poyet, fit du cyclotourisme avec Eugène Chassagneux et Raoul Cusset, alla au ski ; il s'occupait de la marche de la Fourme. Il faisait partager son goût du sport à ses petits-fils. C'était une part importante de sa vie.

A la retraite, Nicolas découvrit le monde. Non seulement la Russie, mais aussi le Maroc, le Canada et les Etats-Unis, le Paraguay et le Brésil. Il aimait sortir du groupe du voyage organisé et était curieux de voir comment vivaient les gens, il découvrit, par exemple, la misère des villages de l'Atlas marocain ; en Amazonie, un Indien les emmena, Marinette et lui, sur l'Amazone jusqu'au confluent du Rio Negro et dans des canaux qui pénétraient dans la forêt équatoriale...

Le travail, le Centre social, le sport, les voyages, avaient été, pour Nicolas, de multiples occasions pour cultiver l'amitié. D'autres le diront dans la dernière partie de ce *Cahier de Village de Forez*.

²¹ Témoignage Marinette Tziganok.

²² Cf. *infra*.



Une famille

Nous avons surtout essayé de retracer le parcours militant de Nicolas Tziganok. Il faut aussi évoquer ceux qui l'ont accompagné et aimé. Il avait épousé en 1954 Marinette Avignant, elle aussi basketteuse de talent – c'est le basket qui avait permis leur rencontre. Ils allaient avoir 60 ans de mariage.

Ils ont eu une fille, Dominique. Marinette et Nicolas se sont aussi beaucoup occupés de l'un de leurs neveux dont la mère était morte jeune. Dominique, leur fille, a été longtemps documentaliste au collège Mario-Meunier, elle est actuellement au lycée de Verrières. Son mari, Patrick Marnat, est apiculteur professionnel : Nicolas l'aidait dans les opérations de transport des ruches dans le Midi.

Ses deux petits-fils, Pierrick et Anton, faisaient sa fierté : fierté de les voir tous deux engagés dans la vie, l'un courant le monde pour l'entreprise dans laquelle son grand-père a travaillé ²³, l'autre intégrant, avec une véritable vocation, l'école d'infirmiers et s'engageant, lui aussi, dans la lutte pour la défense de l'hôpital. Deux arrière-petites-filles, Cassandra et Chloé, les filles de Pierrick et Elodie, étaient venues donner à Nicolas et Marinette un grade supplémentaire.

J'avais pour Nicolas Tziganok de l'amitié mais aussi, je mesure le mot que j'emploie, de l'admiration.

Sources : documents d'état civil, Souvenirs et archives personnels. Entretien avec Marinette Tziganok (6 et 21 juin 2013), dossier hôpital (1974-1975) communiqué par Jo Barou.

Publications

- Bayle (Maurice), *Regards sur le passé, Chavanne-Brun (1857-1963), équipementier sidérurgique*, n° spécial de *Village de Forez*, Montbrison, 2004.
- Jallon (Joël), *Centre social de Montbrison, 40 ans (1973-2013)*, Montbrison, Centre social, 2013.
- Skrzypczak (Jean-François), « L'hôpital, opération privée », *Chronique sociale de France*, juillet 1975.

Relectures : je remercie Marinette Tziganok et Dominique Marnat qui ont relu ce texte. Jo Barou a relu la partie consacrée au premier « conflit de l'hôpital ».

²³ L'usine Siemens actuelle (Siemens VAI SAS) est l'héritière de l'entreprise Chavanne-Brun à travers la Secim et la Clecim.

Le sport dans la vie de Nicolas Tziganok



L'équipe du BCM en 1960

De g. à d. : 2^e rang : R. Guillot, Raoux, Jannetta, Lharmet, Tziganok, Genevrier
1^{er} rang : Champandart, Prats, Sivelle, Massacrier (Photo archives famille Tziganok)



Nicolas Tziganok au cours d'une randonnée : la pause.
(Photo archives famille Tziganok)

Nicolas (1^{er} à g.)
et Marinette (5^e à g.)
au cours
d'une randonnée
cyclotouriste
autour de l'île d'Aix
(2005)

(Photo archives famille
Tziganok)



Chez Chavanne-Brun : souvenirs

Nicolas Tziganok

Présentation

Le témoignage de Nicolas Tziganok a été donné oralement lors du colloque de *Village de Forez* organisé au Centre social de Montbrison en avril 2007. Ce colloque avait pour thème l'histoire industrielle de Montbrison. *Village de Forez* avait publié trois ans auparavant une Histoire de l'usine Chavanne-Brun écrite par Maurice Bayle qui a servi de point de départ et de support à notre colloque. Au cours de l'exposé de Nicolas Tziganok, Maurice Bayle a été amené à prendre plusieurs fois la parole et à donner, lui aussi, son témoignage.

Ce texte n'était pas destiné à être publié. Mais, en 2007, il avait été enregistré par Jo Barou, avec l'accord de Nicolas Tziganok. Dans ce numéro d'hommage, il nous a semblé intéressant de le publier. Sous quelle forme ? La transcription intégrale a finalement semblé difficile à choisir, car la forme orale révèle toujours – *pour n'importe quel exposé* – des scories : répétitions, phrases inachevées, formules familières, hésitations. Nous avons pensé que Nicolas n'aurait pas aimé que son texte soit publié tel quel. Il l'aurait forcément relu et corrigé. A l'initiative de Marinette Tziganok et de Dominique Marnat, la femme et la fille de Nicolas – qui ont relu le texte publié ici et validé sa transcription – nous avons opté pour une mise en forme du témoignage, en veillant à ce qu'il ne soit jamais dénaturé. Le texte a été aéré par des intertitres et quelques phrases de liaison (mises en italique). Quelques membres de phrases ont été supprimés et quelques mots ont été ajoutés pour permettre une meilleure compréhension : ils sont alors indiqués entre crochets. Quelques notes en bas de page ont été également ajoutées.

Le texte oral et son enregistrement ont été archivés pour servir de référence.

C.L.

De la Russie à Montbrison

Nicolas Tziganok a commencé son témoignage en évoquant la guerre de 1914-1918 et les conséquences qu'elle a eues sur son destin. :

Nicolas Tziganok [désormais, NT] : « Je pars de la Grande Guerre de 14-18 qui est [un événement] important pour la suite » :

- *Elle a provoqué* « le développement de Chavanne-Brun, qui participe à l'effort de guerre en fabriquant des obus en fonte pour alimenter l'artillerie française », *ce qui est à l'origine de la création de l'usine de Montbrison où il fit toute sa carrière.*

- « Cette guerre fut l'un des facteurs déclenchant de la révolution russe de 1917. Je pars de très loin, mais je ne m'éloigne pas du sujet. Ma mère était russe, elle habitait Kertch, un port de Crimée. Pendant la guerre civile qui suivit, provoquant de nombreuses victimes, mon grand-père maternel fit partir ses deux filles par bateau pour Constantinople pour qu'elles se mettent à l'abri en attendant des jours meilleurs ». « En Turquie les réfugiés russes furent regroupés, ma mère s'y maria, [puis] vers 1922, [...] un envoyé spécial français vint contacter ces Russes *désœuvrés* pour leur proposer de s'installer en France à Montbrison, afin de travailler dans la nouvelle usine Chavanne-Brun. Ils furent nombreux à venir à Montbrison [...] Ils devaient s'engager par contrat pour une durée précise, à cette époque on recherchait beaucoup de main-d'œuvre, la population

masculine française ayant subi de grandes pertes du fait de la guerre ; les besoins [de main-d'œuvre] après la guerre étaient énormes. Ces Russes étaient issus de milieux très divers, il y avait aussi bien des agriculteurs, des ouvriers d'usine, des mineurs [que] des militaires, des intellectuels, des médecins, tous se sont retrouvés chez Chavanne-Brun. »

Enfance et Jeunesse

NT : « Ma mère suivit son mari à Montbrison mais puis ça n'a pas dû marcher, elle a refait sa vie à Lyon où je suis né, puis en 1934 elle a repris à nouveau sa liberté et m'a élevé toute seule ». Il lui fallait trouver un emploi : « Elle est partie travailler à Vichy dans l'hôtellerie. Les saisons de cure commençaient début avril et finissaient mi-octobre. »

Le problème de la garde de Nicolas, alors très jeune, se posait.

NT : « Je rejoignis au moment des vacances de Pâques une famille russe amie qui était arrivée de Turquie, la famille Pakhonoff qui n'avait pas d'enfant et qui m'accueillit très chaudement. »

Nicolas suit d'abord une scolarité partagée entre Montbrison et Vichy :

NT : « J'ai terminé mon cours préparatoire à l'école Chavassieu, dans la classe de M^{me} Charles. Son mari était directeur de l'école, [...] c'était le père de René Charles qui devint professeur d'éducation physique. Puis j'ai repris les cours après les vacances à l'école Chavassieu jusqu'à la Toussaint, et je suis reparti [ensuite] à Vichy finir mon année scolaire à l'école Paul-Bert avec M^{me} Guillaumin. »

Il découvre les cités Chavanne :

NT : « Quand je suis arrivé la première fois [à Montbrison], j'ai découvert les cités : des bâtiments en pleine nature, 52 logements répartis dans 2 immeubles à 3 entrées, 3 niveaux de 2 locataires, et 4 petits immeubles de 4 logements chacun. Les petits immeubles étaient plutôt réservés à la maîtrise, pas uniquement, mais prioritairement. C'était des appartements très clairs, il y avait des jardins tout autour, le site était très agréable. Les appartements étaient très clairs, spacieux, une grande pièce de vie qui faisait cuisine, avec 3 chambres autour, un petit corridor d'entrée et pour l'époque c'était formidable il y avait un WC intérieur, à Montbrison, c'était très très rare, et il y avait l'éclairage électrique, [alors que] en 1937 il restait encore dans les rues des lampadaires à gaz et j'en ai même vu à l'école Chavassieu qui n'avaient pas été démontés. La famille Pakhonoff habitait au numéro 3, au premier étage. »

Pierre Cronel (père) et le syndicalisme

NT : « Au rez-de-chaussée vivait la famille de Pierre Cronel ²⁴. [...] C'était des Vosgiens, des gens d'ailleurs pour les Montbrisonnais, et protestants ²⁵ en plus. Leur contact m'a beaucoup marqué. Pierre Cronel était mouleur ²⁶ comme son père, comme son grand-père. [Il] s'était installé à Lyon dans les années 1920 où il avait créé une petite fonderie artisanale avec ses trois fils : Cronel, rue Pascal à Villeurbanne. J'ai vu des photos, le cubilot²⁷ était dans une cour, couvert avec des toitures légères. Vint la crise économique des années 1930 : Les clients ne purent honorer leurs factures, l'entreprise fut liquidée. »

²⁴ Il s'agit ici de Pierre Cronel père (Saint-Dié, 1894 - Montbrison, 1972) qu'il ne faut pas confondre avec son fils Pierre Cronel (1923-2008) – dont l'épouse, Lucienne, a été vice-présidente du Centre social.

²⁵ Les Cronel étaient originaires de Saint-Dié où se trouvait une importante communauté protestante, formée à l'origine de fabricants et de marchands de toile. Le temple de Saint-Dié a été construit en 1854-1856.

²⁶ Le mouleur réalise un moule en creux destiné au moulage du métal en fusion. Il le fait à partir d'un modèle en bois, taillé par le modeleur d'après un plan réalisé par un bureau d'études. Le mouleur doit tenir compte du retrait de la fonte lorsqu'elle se refroidit.

²⁷ Le cubilot : four vertical de fusion de métaux, destiné à obtenir de la fonte.

NT : « Chacun des Cronel chercha une solution de survie. Félix Cronel, le frère de Pierre, devint employé municipal à Villeurbanne, il fut secrétaire adjoint du syndicat confédéré du personnel municipal de Villeurbanne et devint administrateur de la bourse du travail de Lyon ²⁸. Pierre Cronel né en 1894 [...] était une forte personnalité, au caractère entier [...], il vint avec sa famille à Montbrison [...]. Il est arrivé, en octobre 1930, pour travailler chez Chavanne-Brun. Il était mouleur à la fonderie. »

Nicolas explique ensuite quelle était la nature de l'association – un « début d'organisation ouvrière » - à laquelle Pierre Cronel adhéra en arrivant à Montbrison :

NT : « Elle s'appelait « L'Union fait la force ». C'était une association coopérative des mouleurs de Montbrison [qui étaient au nombre de] 50 à 80. Le président était Chomat, le vice-président Thévenet, le secrétaire était Charrat. Léon Charrat, lui aussi était une forte personnalité, le secrétaire adjoint était Barjon, je crois, le trésorier Sautet, le trésorier adjoint Debarre, le contrôleur Bayle - c'était le père de Maurice - et [il y avait aussi] Aubert. »

NT : « [Cette association n'était] pas un syndicat, [ni une] mutuelle. Il est intéressant de vous lire les statuts. Formation et but de l'association : « A la date du 19 octobre 1929, les mouleurs de Montbrison réunis ont décidé de former une association corporative qui prendra le nom de « L'Union fait la force ». Son siège est à Montbrison. Article 2 : cette association aura pour but de défendre les intérêts et les droits de ses adhérents lorsqu'ils seront lésés et de venir en aide, proportionnellement aux ressources de l'association, à tout membre malade. Une cotisation mensuelle de 2,50 F sera versée par chaque membre adhérent. Le premier versement sera de 5,00 F, une réunion générale aura lieu le samedi qui suivra le 9 de chaque mois pour discuter sur les questions corporatives et pour maintenir le bon accord et l'esprit de solidarité entre tous les membres. Tout adhérent qui voudrait se retirer de l'association devra donner sa démission au président ou au secrétaire, tout membre démissionnaire n'aura droit à aucun remboursement ». Je vais jusqu'au bout, parce que je trouve que c'est intéressant : « Tout membre en retard de ses cotisations sera exclu de l'association ; en cas de dissolution de l'association, l'argent en caisse sera versé à une œuvre désignée par l'assemblée. Tout membre absent à la réunion générale de chaque mois, sans motif valable, sera passible d'une amende de 2,50 F. Tout adhérent à l'association devra respecter les décisions prises par l'assemblée générale. Les membres appelés sous les drapeaux et à jour de leur cotisation restent inscrits sur les contrôles de l'association sans avoir à payer la cotisation mensuelle. Une somme de 10,00 F par mois leur sera allouée pendant leur séjour au régiment ». Voilà, je pense que c'est la première forme d'organisation ouvrière qui s'est créée dans cette entreprise ».

NT : « Pierre Cronel, dès son arrivée, a adhéré, en octobre 1930, à cette association créée quelques mois auparavant et est resté jusqu'en octobre 1931 ». A cette date, la crise a repris : « Il y a eu une nouvelle crise et des renvois massifs de personnel. Pierre Cronel, comme les autres, s'est retrouvé à la maison. Les indemnités de chômage à l'époque n'étaient pas généralisées [et variaient suivant] les communes où on habitait ». « C'était sauve-qui-peut. »

Le témoignage d'Aimé Avignant, beau-père de Nicolas

Nicolas consulte quelques papiers qu'il a apportés :

NT : « Je vais vous lire le témoignage, d'un ouvrier de Chavanne, mon beau-père, Aimé Avignant [désormais : AA]. Dans son cahier de souvenirs, il parle de l'année 1932 [et raconte] comment, sous le signe du demi-chômage, beaucoup d'usines renvoient leurs ouvriers. »

²⁸ Félix Cronel a une notice biographique dans le « Maitron » : Jean Maitron et coll., *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, éditions ouvrières/éditions de l'Atelier, 1964-1997, 44 volumes. Il rassemble 120 000 notices biographiques. La notice biographique consacrée à Félix Cronel est dans le tome 23.

Témoignage d'Aimé Avignant : [Bientôt] « cela arrive chez Chavanne, au rythme de 30 par mois. Les ouvriers vont se faire inscrire au fonds de chômage, là où il en existe un. Quatre à cinq mois passent, je ne fais toujours pas partie des renvois. Novembre arrive. J'apprends d'un côté que je serai du prochain convoi, d'un autre on me dit de ne pas partir. Un samedi au marché, j'ai trouvé mon ancien chef, Claret, de chez Nourrisson, qui vient avec Pierre Paquet de monter une usine de mèches à Boën. Il cherche justement des bons compagnons. »

[Aimé Avignant accepte la proposition et décide de quitter l'usine Chavanne plutôt que d'attendre un renvoi qui paraissait probable] :

AA : « Je pars à Boën et j'apprends peu après que j'aurais été l'un des derniers à être renvoyé. Tant pis. Devant l'incertitude, j'ai voulu assurer le beefsteak. Trois mois passent et, malheur de malheur, Paquet se trouve un jour sans un sou, à découvert, il emprunte mais il est obligé de renvoyer tous les ouvriers n'habitant pas Boën. Nous sommes donc cinq ou six sans travail. Le retour n'est pas beau à voir. A Savigneux il n'y a pratiquement rien [pour les chômeurs], à Montbrison le chômeur touche 12,00 F par jour au pointage. Nous nous organisons, une délégation est formée dont je fais partie. Nous allons à la sous-préfecture puis au conseil municipal de Savigneux. On trouve enfin des crédits pour nous employer aux réfections des chemins et fossés ruraux de la commune, 15,00 F par jour, pendant l'hiver très rigoureux de 1932-1933. Puis, après épuisement des crédits, je travaille aux fossés du canal puis au Vizézy avec comme chef mon beau-père, Alphonse Bréat ²⁹. Enfin un jour que je croise mon ancien chef, Florent, de Chavanne je lui demande s'il peut me reprendre. Il me dit que lui est d'accord mais que l'ingénieur Journaud ne l'est pas, [parce que] je viens de faire du bruit comme délégué des chômeurs, notamment à Savigneux où habite Journaud. Mais enfin le travail reprenant à plein, je rentre à nouveau ».

NT : « Voilà un témoignage sur cette période difficile. » ³⁰

Maurice Bayle intervient et un dialogue a lieu avec Nicolas :

Maurice Bayle [désormais, MB] : « Je veux dire quelque chose ».

NT : « vas-y ».

MB : « Je voudrais dire quelques mots concernant Pierre Cronel. Pierre Cronel sur la fin de sa carrière était chef des apprentis, et je peux vous dire que - j'ai rencontré quelques mouleurs formés par lui - [ses anciens apprentis] en avaient gardé un souvenir inoubliable, parce qu'ils m'ont dit, en dehors de la partie technique qu'il savait à fond, il leur avait appris le respect des autres et la tolérance et toutes ces vertus qui font la différence entre un brave homme et un autre. »

Problèmes syndicaux

NT : « Merci Maurice. Alors Pierre Cronel [a dû ensuite] travailler comme fossoyeur. [Puis] un jour il a trouvé du travail à Saint-Chamond, aux forges et aciéries de la marine. Alors il partait en vélo, avec son baluchon sur le porte-bagage et rentrait en fin de semaine ; et il repartait le dimanche soir. Ensuite, il a trouvé un emploi à l'*Energie industrielle*, c'est la première société d'électrification de la région ³¹ ; [...] il était chargé de contacter les propriétaires pour les passages des lignes électriques. Il aurait pu y rester, il serait rentré à l'EDF par la

²⁹ Alphonse Bréat était garde de l'étang de Savigneux (alors propriété privée) et était aussi chargé de la surveillance du Vizézy et du Moingt (témoignage de Marinette Tziganok, juin 2013).

³⁰ Maurice Bayle nous a donné (juin 2013) un témoignage sur son père et ses deux oncles dans cette période : les trois frères Bayle, au chômage partiel (ils ne travaillaient plus qu'une semaine sur trois chez Chavanne) alternaient, en se relayant, en travaillant une semaine dans une ferme et une semaine dans une carrière de pierres près de Verrières.

³¹ Entreprise fondée en 1906, productrice d'électricité. Elle s'est fondue dans EDF à la Libération ; mais sa filiale *L'Entreprise Industrielle* a subsisté et a construit plusieurs barrages pour EDF.

suite ³², cela aurait été très bien pour la fin de sa carrière. Mais le travail reprenant chez Chavanne, l'amour du métier [a joué] et il a repris le chemin de l'usine Chavanne. En juillet 1936, il fut un des premiers adhérents à la CGT qui s'est [alors] constituée dans l'usine. Il y a eu cet élan syndical de 1936 ; [Pierre Cronel] est rentré au syndicat des métaux dont le secrétaire était à l'époque Paul Romeyer ³³. Et Pierre Cronel devint [à son tour] secrétaire du syndicat, peut-être parce que Paul Romeyer a été mobilisé ; [Pierre Cronel] a été secrétaire du syndicat des métaux jusqu'en juillet 1940. » ³⁴

NT : « En 1941 la CGT fut dissoute. Localement le syndicat a continué sans étiquette précise jusqu'en juillet 1944. J'ai des cartes syndicales de l'époque, et, voyez, tout lien avec la CGT a disparu, il y a écrit : carte syndicale, fédération des ouvriers des métaux [...] de France, c'est très neutre comme appellation, c'était du temps de Pétain. »

Le dialogue reprend avec Maurice Bayle :

MB : « Il n'y avait pas bien d'autres solutions à l'époque ».

NT : « Oui, mais c'est cela, la CGT s'est fondue là-dedans et [cette situation] a duré jusqu'à la fin de l'Occupation. » ³⁵

Nicolas reprend :

NT : « En janvier 1945, Pierre Cronel redevint adhérent de la CGT, il était entre temps devenu chef d'équipe ; il resta à la CGT jusqu'en octobre 1946. En 1945, dans la nouvelle CGT réunifiée ³⁶ les tensions naquirent très vite. Pierre Cronel défendant une ligne traditionnelle se heurta violemment aux éléments communistes installés à tous les postes de responsabilité de l'organisation. A cette époque, [...] un courant commençait à s'organiser au sein de la CGT et la fin de 1947, Léon Jouhaux, qui était le secrétaire général de la CGT, quitta celle-ci et fonda Force ouvrière. [Nous sommes à l'époque] des grèves insurrectionnelles de 1947, qui mettaient en cause le régime démocratique de la France ; le gouvernement rappelait les réservistes. »

De l'apprentissage au bureau d'études

NT : « Je reviens vers moi. J'allais vers mes 16 ans, j'avais obtenu le brevet élémentaire avec le BEP technique. Ma mère n'avait pas le moyen de m'envoyer en internat soit à l'ENP de Saint-Etienne, soit à l'école pratique de Roanne qui avait très bonne réputation, pour l'anecdote j'avais toutefois demandé un dossier d'inscription à Roanne, quand j'ai vu la liste du trousseau nécessaire, je n'en possédais même pas la moitié. »

NT : « J'ai appris que Chavanne-Brun ouvrait un concours d'entrée à son centre d'apprentissage, je fus admis, et le 15 octobre 1946 j'entrais en apprentissage chez CBF [« Chavanne Brun Formation »] qui formait des professionnels d'atelier en 3 ans. C'était M. Delhomme le responsable ; il était un technicien de valeur, je crois qu'il était issu de l'école du Creusot, des usines du Creusot. [Il était aussi] militant syndicaliste et [fondateur] à Montbrison des Eclaireurs de France ³⁷. Il était un homme complet, [qui s'intéressait à beaucoup de choses], spécialiste de Guignol, dont il fabriquait tous les personnages. Le temps de l'apprentissage, était très important. [Le centre de formation] était installé dans une annexe équipée de nombreuses machines. Il y avait des cours théoriques, calcul, législation sociale, etc., beaucoup de thèmes étaient abordés, le CAP était

³² En 1945, les entreprises produisant de l'électricité furent nationalisées (formation d'EDF) et leurs salariés furent intégrés dans le personnel d'EDF.

³³ Paul Romeyer, membre du PC et de la CGT, chef du maquis FTPF de Lérigneux.

³⁴ Pierre Cronel faisait partie de la tendance « confédérée » (proche de la SFIO), Paul Romeyer, de la tendance « unitaire » (proche du PC).

³⁵ Une partie des membres de la section CGT de Montbrison avait accepté, de fait, la dissolution de la Confédération et avait formé un syndicat qui était autonome et qui lui permettait de continuer d'exister et de représenter les ouvriers.

³⁶ Elle était réunifiée depuis 1936, sous la direction de Léon Jouhaux, mais les deux tendances continuaient à exister.

³⁷ La branche laïque du scoutisme.

possible, mais malheureusement le recrutement était... j'allais dire primaire : ce n'est pas péjoratif [de le dire] : à l'époque les jeunes n'allaient pas longtemps à l'école, une fois passé le certificat d'études on n'allait pas bien plus loin. Les apprentis touchaient une petite prime, au début on avait 1 000 F par mois, je crois que les plus anciens, au bout de 3 ans, ils avaient 1 500 F. C'était en 1946. »



Les établissements Chavanne-Brun

NT : « Quand je m'inscrivis, j'ai créé un petit conflit à moi tout seul. Les places étant limitées, nous étions deux à avoir bénéficié d'études secondaires et nous prenions inévitablement la place d'enfants de membres du personnel. Les délégués syndicaux ont protesté ; ils ont demandé la priorité pour les enfants du personnel. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils réclamaient des privilèges, là je porte un jugement. La direction régla ce problème en donnant cinq points supplémentaires aux fils des enfants du personnel. Mais pour moi, cela a été une leçon civique importante : depuis je me suis toujours opposé à ce genre d'avantages qui sont des privilèges ; je trouve que c'est une plaie de notre démocratie. C'est difficile, il faut faire attention à cela, parce que même au Centre social, il y en a qui ont demandé ça, des employés qui avaient des enfants, ils demandaient pour eux que ce soit gratuit et je me suis violemment opposé à cela parce que [ce souvenir de 1946] m'avait marqué. Aux assurances sociales, à la caisse d'allocations familiales, le personnel a des avantages, à la SNCF, ils ont des avantages. Moi, je trouve que c'est une plaie de la société et de la démocratie française. »

NT : « Je continue sur ma vie. Au bout de six mois de centre d'apprentissage, j'avoue que je m'ennuyais. Un copain d'école qui était entré directement au bureau d'études me conseilla de le rejoindre et le 1^{er} mai 1945, après avoir sollicité M. Boulez, j'ai intégré le bureau d'études où j'ai fait toute ma carrière. »

La création de la CGT Force-Ouvrière chez Chavanne-Brun

« A l'époque je suivais passionnément l'actualité politique et syndicale. Au centre d'apprentissage nous étions tous syndiqués à la CGT. En 1947, j'ai arrêté de payer ma cotisation. FO [Force ouvrière] se créait à Montbrison avec des Parisiens qui étaient à Montbrison, chez Meudon, ils étaient issus de la CGT et ont créé la première antenne de Force ouvrière, la première section sur Montbrison. Fin février 1948 je me suis présenté aux premières permanences annoncées dans la presse, j'ai milité tout de suite ; je vous donne mon âge à l'époque, j'avais 17 ans ³⁸. Je milite tout de suite, je prends du matériel, journaux, bulletins d'adhésion et les distribue dans mon milieu, le bureau d'études ; c'était des gens qui étaient plus âgés que moi, d'un milieu bien cravaté. De nombreux dessinateurs ont adhéré, j'ai contacté Pierre Cronel qui avait abandonné la CGT quatre mois auparavant et nous nous sommes introduits dans la fonderie, et il y eut une bonne section en fonderie, mais il y avait un esprit particulier qui était issu de l'avant-guerre. Aux permanences suivantes un autre ouvrier de la mécanique se présenta, c'était Lucien Ronzier et lui devait organiser la section Force ouvrière dans son atelier. Mais l'empreinte de la CGT était très forte et la majorité resta fidèle à la CGT. Et il y avait une [autre] organisation syndicale, la CFTC ³⁹ [...] : des gens gentils, tranquilles à l'époque, c'était le milieu très catholique, issu de l'école libre. »

MB : « C'était minoritaire. »

NT : « Oui, mais c'était un moment de très forte syndicalisation, parce que même M. Boulez était syndiqué, à la CFTC, bien sûr. Mais attendez, par la suite j'avais un camarade qui m'avait alors introduit et m'avait un petit peu chapeauté quand je suis rentré au bureau d'études, j'avais besoin d'appui quand même pour commencer dans le métier. C'était Maurice Plasse ⁴⁰, qui était à la CFTC : très traditionaliste, je l'ai fait bondir un jour parce que quand j'ai fait syndiquer son frère, [...] il a dit : c'est un péché d'aller dans un truc laïc ⁴¹, enfin bref. Mais [...] c'est un copain, il a évolué, il est devenu laïc, plus laïc que moi, plus à gauche ⁴². C'est vrai que la CFTC a évolué et est devenu un syndicat ⁴³. La CFDT, maintenant, on ne peut pas dire que c'est un syndicat patronal, pas du tout, non, au contraire, un syndicat d'avant-garde. »

Changements techniques

NT : « Sur le plan technique, à cette époque, nous avons vécu une vraie révolution. En 1947, quand je suis rentré, j'étais impressionné par le nombre de machines-outils qui étaient dans l'atelier mécanique, il y avait des tours, des fraiseuses, des aléseuses, des rabots par dizaines. A l'époque, tout était étudié et fabriqué, le moindre boulon, les vérins, le réducteur de vitesse, on faisait tout, tout, de A jusqu'à Z, il n'y a que les roulements qui étaient achetés. Cela devait revenir très cher, ce n'était pas rationnel ; il y avait très peu de normalisation. Au bureau d'études, quand on débutait, on commençait par faire les boulons, le plus facile, il fallait étudier chaque pièce ; chaque pièce était originale, il n'y avait pas de stock, rien du tout. Puis les normes se sont développées, les dimensions furent sélectionnées, par exemple, dans la visserie, vous aviez du 8, du

³⁸ Nicolas Tziganok est né en décembre 1930.

³⁹ Confédération française des travailleurs chrétiens.

⁴⁰ Maurice Plasse, lui aussi dessinateur au bureau d'études, a été membre de la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) et militant CFTC. A la CFTC, il fut membre du courant *Reconstruction* qui aboutit en 1964 à l'abandon de la référence chrétienne et à la formation de la CFDT (Confédération française démocratique du travail).

⁴¹ Il faut replacer cette phrase dans son contexte : nous sommes probablement entre 1948 et 1950. La consigne de l'Eglise est de n'adhérer qu'à des syndicats chrétiens. La CFTC mit de nombreuses années à se "déconfessionnaliser" : Maurice Plasse est d'ailleurs devenu l'un des partisans et des acteurs de cette transformation. Lorsque la CFDT se forme en 1964, une minorité « maintient » la CFTC.

⁴² Maurice Plasse a milité dans les partis de gauche, faisant partie de la « Deuxième Gauche », issue en grande partie de « chrétiens de gauche ». Il fut successivement membre de l'UGS (Union de la gauche socialiste, créée en 1957) et du PSU (créé en 1960 et dans lequel se fondit l'UGS). Puis il entra au PS (parti socialiste) avec les « rocardiens ».

⁴³ La CFTC a toujours été un syndicat mais elle a été longtemps considérée – on le voit ici – avec méfiance par les autres syndicats qui étaient de tradition socialiste et « laïque ».

9, le 9 - c'était pour les réparations -, le 10, le 11, le 12... Certaines dimensions ont été supprimées, on a dit : il faut sectionner, il faut passer du 12, il ne faut plus faire du 14, et du 16 on passe à 20. Ce genre de normalisation, de rationalisation, s'est traduit à tous les niveaux des études, on a gagné en rapidité, en économie, tout cela sous la pression, aussi, de la concurrence. Et puis [il y avait] les spécialités qu'on faisait, les réducteurs, les boulonneries, les vérins, chaque vérin. Une machine avait besoin de 2, 3 vérins. Le petit jeune [qui arrivait au bureau d'études], devait faire les vérins, c'est une de nos premières études ; ce système coûtait cher car il y avait l'étude et la fabrication, pièce par pièce. »

NT : « Puis l'informatique est rentrée au bureau d'études, et depuis 15 ans, la planche à dessin a disparu progressivement, et aujourd'hui, il n'y en a plus du tout, chaque dessinateur travaille devant un écran. Donc les effectifs se sont très resserrés, il n'y a presque plus de machines-outils, il subsiste actuellement une dizaine de machines à commande numérique, qui sont très chères, qui travaillent en trois postes pour accélérer l'amortissement. C'est le règne de la sous-traitance, seul le travail vraiment noble est gardé, il y a beaucoup d'intérimaires. Le travail a vraiment changé et maintenant c'est surtout un atelier de montage et d'assemblage, tout est fait à l'extérieur, c'est tellement moins cher, à l'étranger, dans tous les pays d'Europe, de plus en plus loin, au début c'était en Espagne, maintenant en Pologne, en Russie, en Ukraine. »

Réformes sociales

« Après la Libération, il y a eu l'acquis de [beaucoup] d'avantages sociaux : ils ne sont pas venus tout seuls. Les retraites complémentaires, cela a commencé par les ingénieurs ; les autres protestaient, à l'époque, il n'y avait pas de retraite. Je me souviens des gens de 70, 75 ans qui se traînaient jusqu'à l'atelier, on leur faisait faire des petits boulots, ils [faisaient des remplacements] ; l'hiver ils enfilait le charbon dans les poêles, ils chauffaient l'atelier, ils ramassaient les copeaux, bon, ils n'avaient pas beaucoup de rendement mais ils étaient obligés de travailler jusqu'au dernier souffle. Ensuite en 1960, il y a eu les premières retraites complémentaires, les premières retraites de la sécurité sociale puisqu'il fallait avoir 30 ans de cotisations, donc ça a été créé en 1930, par la suite on a acquis la retraite complémentaire pour les techniciens et dessinateurs, on était déjà dans les privilégiés, et je me rappelle y avoir participé beaucoup, les jeunes ne comprenaient pas, mais moi je voyais mes parents, ma mère, je me faisais du souci pour sa retraite. J'étais très sensibilisé [à ce problème] mais il était très difficile de faire passer le message parce que, quand on a 25 ans, cotiser pour sa fin de vie, on ne voit pas l'avantage. Donc on a obtenu ça, et après on s'est bagarré pour que [ces avantages] soient étendus à tous les ouvriers de l'entreprise. Cela était fait progressivement, mais bien avant toutes les [autres] grosses entreprises. »

MB : « Les mutuelles aussi... »

NT : « Ensuite il y a eu la prévoyance maladie qui a été acquise, l'assurance décès. Oui, parce qu'on a eu des décès de pères de famille qui avaient 30 ans, [dont la famille] se trouvait sans ressources. Il y avait une petite quête qui était faite, mais ça n'allait pas loin. Je crois que maintenant ces acquis sociaux sont à peu près généralisés. Mais il a fallu que quelqu'un montre le chemin. »

Défendre l'usine et le bureau d'études de Montbrison

NT : « [L'un des problèmes] était que la politique des salaires chez Chavanne-Brun n'a jamais été généreuse. »

Surtout, le principal problème fut celui du maintien de l'emploi et du maintien du bureau d'études à Montbrison.

NT : « Sur le plan syndical, les 30 dernières années furent principalement axées sur le maintien de l'usine de Montbrison. On nous a proposé en tant que dessinateurs de rejoindre Ferrière-la-Grande, près de Maubeuge. J'y suis allé, c'était le Nord, on n'est pas habitué et c'est très difficile de quitter ses attaches, ses racines. [Plus

tard], on nous a dit : « Le Creusot, on peut regrouper au Creusot ». Il y a eu des réticences, des départs, on a perdu beaucoup de monde, [des gens] qui ont anticipé. L'atelier devait avoir le même sort, d'abord la fonderie, ça a commencé par Saint-Chamond. Il y avait une fonderie à Saint-Chamond : [...], mais à l'époque on traversait Saint-Chamond [par une route qui] coupait l'usine Chavanne-Brun en deux. Donc la fonderie devait être fermée et transférée à Montbrison. Manque de pot, il y avait Antoine Pinay ⁴⁴ qui avait le bras long, il est intervenu, il a financé un tunnel sous la route pour rejoindre les deux bâtiments de la fonderie. Donc ils ont fait ce tunnel, la fonderie n'est pas venue à Montbrison. Celle de Montbrison a continué [aussi]. Mais l'évolution technique a voulu que la fonte disparaisse du milieu industriel et quelques années après, en 1963 il a fallu fermer l'atelier de fonderie qui est actuellement occupé par une usine de peinture. »

NT : « Et je me souviens qu'au comité d'entreprise on a parlé de cette évolution technique et moi je lisais dans la presse, le jour même, que les CAFL ⁴⁵, les Forges qui étaient à Saint-Chamond créaient une fonderie : c'était ahurissant. Alors qu'on en fermait une à cause de l'évolution technique, il s'en créait une à Saint-Chamond. En fait c'était une grosse erreur, ils ont dû fermer quelques années après. Voyez même dans l'industrie privée on fait des grosses bêtises. »

NT : « Depuis [cette époque], le sort de l'usine [a été] remis en question en permanence. Je me souviens être allé en délégation, avec Bruno Vennin ⁴⁶. Bruno Vennin, je lui tire mon chapeau, c'était un député, mais c'était un économiste de formation et il nous a vraiment aidés. Nous étions allés voir un préfet de la Loire, j'en ai un mauvais souvenir. Le préfet sortait peut-être de l'ENA, mais il nous a dit : « On n'a pas idée de construire une usine à la campagne ». Mais ensuite, les grands ensembles du Creusot, de Saint-Chamond, de Maubeuge ont disparu et Montbrison est toujours là. »

Bilans

NT : « Voilà quelques faits qui ont marqué ma vie à Chavanne-Brun, voilà qui vous donne un éclairage humain sur cette usine qui était très importante à Montbrison puisque elle n'employait que des gens très qualifiés. Il y avait un collège d'ingénieurs, c'était une des rares entreprises du département à avoir un collège d'ingénieurs. Le bureau d'études, qui avait un effectif de 60 personnes, est monté à 120, je ne sais pas si on n'a pas eu à certaines périodes 200 personnes, on faisait venir des dessinateurs [d'autres régions]. Maintenant Saint-Chamond a repris le dessus et avec l'évolution de la société, il y a des services entiers qui sont repartis à Saint-Chamond. Mais enfin, il subsiste quand même un bon bureau d'études à Montbrison. »

NT : « Je vous rappelle que dans la société, il y avait trois ateliers, une fonderie qui employait à peu près 150 personnes, la mécanique avait 200 et quelques personnes, le bureau d'études 60 personnes et puis une centaine d'employés techniciens. Il y avait un modelage, un vrai atelier de menuiserie qui fabriquait les modèles pour faire les moules, c'était les métiers les plus qualifiés. Les modeleurs étaient les mieux payés parce qu'ils créaient des formes. Ils devaient mieux savoir lire les plans que les autres. Les autres savaient lire les plans, mais ils avaient la pièce devant eux, tandis qu'eux ils étaient obligés de l'imaginer dans l'espace, je pense que c'est pour ça. Il y avait même une équipe de maçonnerie qui correspond pratiquement à une entreprise actuelle, il y avait 7 à 8 personnes, leur gros boulot c'était l'entretien des cubilots. Ils sont partis travailler en Amérique du Sud, en Asie, partout. Montbrison est connu partout, en Russie, je trouve que cela a été une ouverture très intéressante pour le personnel. »

NT : « Voilà, une manière de voir ce côté humain d'une usine, la vie dans une usine, à la fin du XX^e siècle. Je vous remercie. »

Nicolas Tziganok reprend la parole :

⁴⁴ Antoine Pinay (1891-1994), député maire de Saint-Chamond, président du conseil général de la Loire, président du Conseil des ministres (1952), ministre des Affaires étrangères (1955), ministre des Finances (1958-1960).

⁴⁵ Compagnie des aciéries et forges de la Loire.

⁴⁶ Bruno Vennin, député socialiste de la Loire de 1981 à 1986.

NT : « Je vais rajouter un petit mot : mon exposé n'est pas du tout objectif. Ce sont les événements et les situations tels que je les ai ressentis. Je ne veux blesser personne ; si j'ai dit des choses agressives, que certains ont pu trouver agressives, il n'y a rien de péjoratif. Je n'avais pas d'adversaire, je n'avais que des gens en désaccord avec moi. Ma plus grande fierté c'est d'avoir... je les ai respectés mais j'ai eu leur respect ».

Dans l'assistance, quelqu'un pose une question : « *En plein essor, combien de salariés y avait-il ?* »

NT : Moi, quand je suis rentré, il y en avait 450 en 1946, pendant la guerre, il y en a eu 1 000, il y a eu des périodes fastes et des périodes [plus difficiles].

MB : Il y a 800 personnes entre les deux guerres, 1 000 personnes pendant la période 1939-40, parce que les gens étaient mobilisés pour faire les obus, ils travaillaient 7 jours sur 7, et 3 fois 8, les mouleurs coulaient les obus, ils étaient [à peine] froids que des gens les démoulaient. Le père de M. Jallon m'en a parlé, il y a assisté, on démoulait les obus, il paraît que c'était un travail extrêmement pénible. Ensuite, on les laissait refroidir un peu, on les expédiait à l'atelier de mécanique où on les tournait. Il paraît qu'il [se formait] à l'air, [lorsqu'ils étaient] démoulés trop chaud, cela provoquait une couche de durcissement. Tous les tourneurs rouspétaient parce que ils cassaient sans arrêt les outils, les outils n'avaient pas la qualité d'aujourd'hui ; cela a été une période difficile pour les ouvriers. En 1959, il y avait 600 personnes [salariées], 350 en 1965, 210 en 2002. Aujourd'hui, cela doit tourner à peu près au même chiffre, 200 ».

Enregistrement et transcription du texte oral : Colette Barou.

Mise en forme du texte, phrases de liaison (en italique), intertitres, notes infrapaginales : Claude Latta.

Relecture : Dominique Marnat-Tziganok.

Témoignages

Le Centre social

Les randonneurs

Le souvenir des voyages en Russie

Le Centre social

Le Centre social a été cher au cœur de Nicolas Tziganok. Quelques-uns de ses amis du Centre social, militants, administrateurs, salariés, témoignent :

Nicolas, mars 2013

Quelques mots pour Nicolas, et aussi pour Marinette et pour votre famille
Quelques mots simplement ...

Chantal et Jacques Martinez

Pour Jacques et moi, Nicolas et Marinette, c'était des amis.

Notre rencontre date d'environ 35 ans ; on la doit au Centre social, cette association si particulière où il s'est tant investi.

Nicolas était de ceux qu'il fallait apprendre à connaître. Il se livrait peu dans les premiers contacts, par réserve, par discrétion... On a eu besoin de temps pour se rencontrer réellement, plus avec Nicolas qu'avec Marinette peut-être.

Bien sur, on se côtoyait souvent, dans les soirées, les activités du Centre essentiellement, pas uniquement ... mais la richesse de Nicolas, son honnêteté, sa sensibilité, son sens de l'engagement social, ses valeurs de solidarité, on les a découverts peu à peu.

On a fini par bien se connaître, par s'apprécier, je crois. Nicolas et Marinette faisaient partie des personnes avec qui on se sentait bien, où le plaisir était simplement d'être ensemble, de faire ensemble, que ce soit pour un défilé contre le racisme, lors d'une soirée voyage ou d'un repas du monde, ou pour aider une amie dans un déménagement.

Bien sur, Nicolas n'était pas toujours simple... Jacques non plus. Je sais qu'il y a eu des échanges tendus, que le ton est quelquefois monté, mais je pense que tous deux savaient que l'amitié n'en serait pas altérée... Ils avaient, je pense, une relation de confiance, de respect profond.

Mais dans les situations délicates, on est nombreux à avoir apprécié qu'il soit là, avec sa fermeté, ses conseils, sa façon de faire vivre la démocratie.

Avec Jacques, on aimait son sourire, son regard franc, sa présence, sa chaleur humaine.

Lors de nos dernières rencontres, Nicolas était très affaibli... Le grand costaud n'était plus lui-même physiquement. Mais, étonnamment, les échanges étaient toujours aussi faciles, intéressants, sur un peu tout les sujets, l'actualité, la ville, le Centre social... Et le plaisir d'être ensemble était toujours là.

Salut Nicolas... Tu resteras toujours un beau souvenir. Et toi, Marinette, on t'adresse toute notre affection et notre amitié.

(Texte lu par Chantal Martinez lors des funérailles de Nicolas Tziganok. Jacques Martinez a été membre du comité de gestion du Centre social de 1982 à 2010, président de 1987 à 1991).

J'ai rencontré Nicolas...

Joël Jallon

J'ai rencontré Nicolas et Marinette à la fin des années 1950 à la salle de Beauregard où ils pratiquaient tous deux le basket au sein du BCM.

Je les ai retrouvés beaucoup plus tard au Centre social.

J'ai alors assisté à de nombreuses réunions de travail pour la gestion du Centre social avec Nicolas

J'ai découvert un homme fidèle dans ses engagements, toujours prêt à servir le Centre social, ses valeurs humaines, son indépendance, la laïcité, sans jamais se mettre en avant.

Nicolas a été membre du comité de gestion pendant 35 ans.

Il veillait sur le Centre social comme un père sur son enfant.

Il participait encore à beaucoup d'autres activités, syndicalisme, randonnées, vélo...

Il est parti dans la discrétion, mais quel exemple !

Adieu Nicolas.

(Texte écrit par Joël Jallon sur le cahier d'hommages ouvert par le Centre social à l'annonce du décès de Nicolas Tziganok, mars 2013. Joël Jallon est président du Centre social depuis 2009)

Témoignage

Simone Servajean

Nicolas, tu nous manques déjà, toi qui as si bien défendu le Centre social, qui as si bien veillé sur son « esprit » cher à tous, de peur que des « impies » le fassent dévier de son chemin.

Tu vas continuer à veiller, j'en suis sûre ; la vie continue de « l'autre côté » aussi certaine que le dévouement dont tu as fait preuve pour les autres tout au long de ta vie.

Merci Nicolas

(Texte écrit par Simone Servajean sur le cahier d'hommages ouvert par le Centre social à l'annonce du décès de Nicolas Tziganok, mars 2013. Simone Servajean a été présidente du Centre social de 2005 à 2009)

Nicolas, un " fédérateur "

Adeline Crépet

Nicolas,

Arrivée plus récemment dans l'équipe des salariés du Centre social, je t'ai peut-être un peu moins connu mais j'ai eu la chance de découvrir avec toi « l'esprit du Centre social ». Tes conseils avisés, tes réflexions replaçant l'humain en priorité, ta façon d'aborder les choses simplement, ton souci de l'équité m'auront marquée. Je garde de toi le souvenir d'un homme empreint de convictions, d'engagement et de beaucoup d'humanisme.

Ma tante Nicole qui était ta voisine quand vous étiez enfants, te qualifie de « fédérateur ». Ce soir, en effet, les témoignages des personnes qui se sont engagées à tes côtés pour différentes causes (échange culturel, santé, sport, droit du travail, Centre social) le prouvent encore.

Nicolas, bravo pour tout ce que tu laisses derrière toi, tous ces liens créés qui perdurent et perdureront encore. Merci pour tout ce que tu as apporté.

(Texte écrit sur le cahier d'hommages ouvert par le Centre social à l'annonce du décès de Nicolas Tziganok, mars 2013. Adeline Crépet est directrice du Centre social).

Témoignage

Maryline Grivot

Je me souviens de ma première rencontre avec Nicolas lors de mon arrivée au Centre social ; il m'a longuement expliqué le conflit historique entre la municipalité et le Centre social, les luttes auxquelles il a participé, j'ai tout de suite compris son engagement sans faille !

En tant que salariée, on pouvait compter sur Nicolas, son écoute et son humanité mais aussi son côté déterminé à répondre à toutes les questions d'ordre du droit du travail, son cheval de bataille pour nous salariés, quel défenseur du salarié !

J'ai connu aussi Nicolas comme une personne montrant ses émotions notamment lors du départ à la retraite de Josie, tellement ému qu'il en avait la larme à l'œil, j'ai aussi en tête ce beau souvenir de son déguisement en « Josie » lors de son départ à la retraite et de son arrivée fracassante dans la grande salle sur un vélo avec une perruque sur la tête et un pull aux couleurs de Josie.

Difficile de témoigner en quelques mots pour un grand personnage de Montbrison qui a passé sa vie à lutter pour les autres, merci à toi Nicolas pour toute cette humanité.

(Maryline Grivot est salariée du Centre social depuis 2000)

Pour Nicolas : des mots comme un dictionnaire

Josiane Purvis

Avide de savoir, il s'intéressait à tout ce qui se passait autour de lui et dans le monde. **Attentif** à nous tous, on l'appelait sans cesse à l'aide, et il arrivait de suite, au grand dam de Marinette.

Budget et **Bilan** - mes cauchemars ! son délice... et son célèbre : "combien de boni ?".

Et aussi **Basket** : il a joué dans l'équipe de Montbrison.

Code du travail : c'était sa bible !

Déterminé : il était ferme dans ses engagements, et on l'a toujours apprécié pour cela.

Engagé : dans diverses luttes qui lui tenaient à cœur.

Fidèle à sa Marinette.

Généreux : il était prêt à aider tout le monde ! Et il l'a souvent fait sans en attendre quoi que ce soit en retour.

Humain : il ne jugeait pas et il trouvait toujours des circonstances atténuantes à autrui.

Impatient : le travail et surtout le résultat devaient ressortir vite, très vite,.... Son leitmotiv : « allez, allez ! Ne perds pas ton temps »....

Juste : pas de favoritisme... On en a eu des discussions difficiles... C'est la règle et elle doit être appliquée !

Kilomètre(s) : il en a tant fait en vélo avec Marinette et le club, et il y a quelques années. Ils grimpaient encore la côte pour aller à Saint-Anthème.

Laïcité : c'était si important pour lui, c'était sa bataille, et il a parfois souffert de ne pas être toujours compris.

M : Marinette.

Nikolaevich : je lui avais donné ce surnom ! Sauf quand on se disputait...

Ordinateur : il a galéré pour me le faire accepter, je ne voulais pas abandonner mes comptes à la machine à calculer et sur papier.

Paternel : il a su l'être avec nous tous, il nous a tellement écouté rouspéter contre tout et rien. Il a su nous entendre lorsque nous étions dans la peine.

Questions : on lui en a tant posé ; nous voulions qu'il ait réponse à tout, notamment sur les droits des salariés, mais aussi son avis sur tous sujets y compris en politique.

Russie : il a organisé plusieurs voyages en Russie avec un grand nombre de participants, il était si heureux et l'organisation était parfaite. Il a même parfois donné de ses deniers pour aider certains à financer le voyage.

Sensible : il avait les larmes aux yeux, en entendant certaines histoires.

Tenace : il tenait fermement à ses idées, notamment concernant le volontariat ou la laïcité mais n'était pas toujours compris... et il en a souffert.

Union : syndicats en anglais. Il en faisait partie, mais pour lui union voulait aussi dire tous unis pour le Centre social, même si souvent j'essayais de lui dire que tout n'était pas rose, mais cela le peinait.

Valeur : au sens propre comme au figuré... Valeur de l'être humain. Dans un autre domaine, valeur du budget du centre !

W, rien avec w ou peut-être week-end. Il lui arrivait de passer le week-end à chercher une réponse à un problème survenu au centre ou parfois à ruminer...

X, non ça n'était pas Monsieur X, Nicolas, c'était un sacré bonhomme !

Yacht : il n'en avait pas... Mais on lui a volé sa caravane dans son jardin !

Z, ze end comme on dit en mauvais anglais

(Josiane Purvis a été secrétaire du Centre social de 1980 à 2008)

Les randonneurs

**Témoignage lu par Joël Chabance
pour le groupe des marcheurs sympas**

Au revoir, cher Nicolas, le 28 mars 2013
Nous attendions ton retour Nicolas
Nous voici aujourd'hui seuls au bord des chemins
Nous cherchons ton visage que nous avons perdu
Tu étais notre ami et notre compagnon de marche
Tu étais des nôtres, nous voici maintenant seuls
Ta présence nous apportait un rayon de soleil
Par ton sourire et ta gentillesse
Nos rires et nos bavardages égayaient nos lundis après-midi
Nous garderons dans nos cœurs
Tous les bons moments que nous avons partagés
Les souvenirs des belles promenades
Que tu programmais l'été à Verrières
Merci Nicolas et repose en paix.

Sur les chemin avec Nicolas

Lucette Gagne

Je pense avoir fait la connaissance de Nicolas lorsqu'il était l'homme engagé, au sein de la FCPE (Fédération des conseils de parents d'élèves). Nous y défendions tous deux les valeurs de la laïcité. Nos enfants étaient alors collégiens et/ou lycéens. Je me souviens d'avoir été impressionnée par cet homme pondéré, réfléchi, lucide et déterminé.

Plus tard, je l'ai retrouvé dans un autre contexte, celui des loisirs. On sait que Nicolas était un sportif ; outre le basket, le vélo, la gym... que Marinette et lui pratiquaient assidûment, c'était un adepte de la marche à pied et c'est au sein des « Randonneurs Montbrisonnais » auxquels ils ont adhéré dès 1973, que j'ai vécu avec eux des moments inoubliables sur les chemins de notre Forez, mais aussi lors des sorties week-end dans le Jura, en Auvergne, en Provence, dans différents coins des Alpes françaises, suisses ou italiennes. Nous partagions souvent la même chambre dans des hébergements parfois sommaires ; mais on était si bien ensemble !

Nicolas était un fameux marcheur ! Mais il avait toujours une parole encourageante pour celui ou celle qui peinait dans la grimpe et se faisait attendre : toujours sympa ce Nicolas !

Dans les années 80/90, les Randonneurs Montbrisonnais confectionnaient un char pour les Fêtes de la fourme avec un défilé dans les rues de Montbrison. C'est ainsi qu'on a pu voir Nicolas costumé en bouteille de whisky, en homme des cavernes, en moine tibétain ... En ces occasions, il faisait volontiers le clown.

Pour l'annuelle Randonnée de la fourme, Nicolas avait en charge l'organisation de la quinzaine de cars qui emmènent les marcheurs aux différents points de départ. Ce n'est pas une mince affaire ! Le 1^{er} octobre 2011, c'est encore lui qui, dès 5 h 30 du matin, a accueilli les randonneurs au départ, toujours avec beaucoup de sympathie et de disponibilité afin de satisfaire chacun .

J'aime aussi me souvenir de nos sorties avec « les Gastropèdes » et « L'échappée belle », groupes de marcheurs du Centre social . Partout, lui et Marinette étaient fort appréciés .

En feuilletant les albums-photos, je nous retrouve dans l'Ouest Américain (1995) et à La Réunion (1997) deux pays que nous avons découverts avec un groupe d'amis. Là aussi, Nicolas se montrait bienveillant, toujours attentif aux autres, que ce soit dans le Grand Canyon où nous nous étions aventurés « hardiment » ou sur les pentes du Piton de la Fournaise et dans le Cirque de Mafatte . Belles aventures pour nous, randonneurs, qui ont encore renforcé nos liens .

Ensemble au Centre Social, ensemble avec nos amis russes qui ont cimenté notre amitié, ensemble sur les chemins, unis par l'amour de la nature, et nous retrouvant à l'unisson autour des mêmes valeurs, j'ai eu la grande chance de partager avec Nicolas et Marinette des moments forts de ma vie.

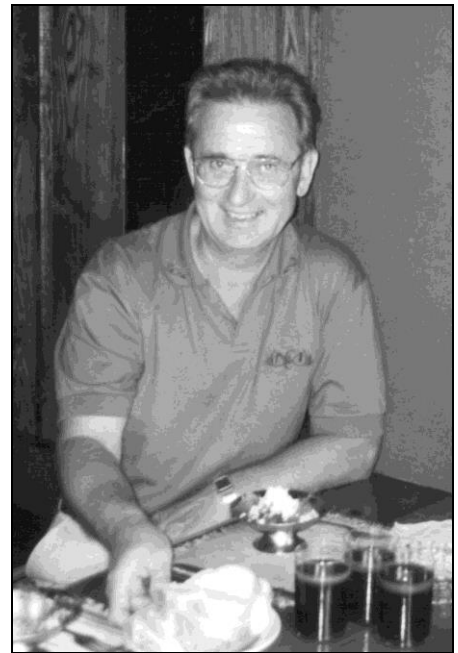
(Lucette Gagne a été membre du comité de gestion du Centre social de 1992 à 2003)



**Le groupe des Foréziens en Russie (1992)
et leurs hôtes russes devant le car (cliché Dominique Marnat)**

De gauche à droite :

1^{er} rang (au sol) : Armelle Bard, Marie-Claire Roche, Naït (accompagnateur russe), Martine Champ, Monique Roux
2^e rang : Thérèse Chartier, Pierre Gagne, "Petite Léna" notre guide, Josiane Faidit, Marinette Tziganok, Lucette Gagne, Mauricette Chartier, Nicolas Tziganok, *Eléna Soukatchev*
Dans le car : *Micha, notre chauffeur.*



**Nicolas Tziganok
pendant le voyage en Russie**



**Un joyeux repas pendant la visite
des amis russes en Forez (juillet 1994)**

de gauche à droite

Ludmilla Soloviev, son mari Oleg (caché),
Mauricette Chartier
 au centre : Marie-Claire Roche
 Nicolas Tziganok, Boris Chlatkine, Lucette Gagne,
 Kira Chlatkin

**Devant le Centre social de Montbrison
(juillet 2004)**

de gauche à droite :

1^{er} rang : Marie-Claude Baby, André Dérory, Dimitri et Natacha Jungmeister, *un peu plus bas*, Pierre Gagne.
2^e rang : *derrière Dimitri* : Lucette Gagne, Gisèle Piot, Josiane Faidit
3^e rang : Marc Piot, Marie-Claire Roche, Jacqueline et Pierre Geneyton, Liliane Derory, Marinette Tziganok, Daniel Baby
Tout en haut : Nicolas Tziganok, Ginette Grange



Le souvenir des voyages en Russie

1992-1996 : l'aventure russe

Marie-Claire Roche

Grâce à Nicolas Tziganok, plusieurs groupes de Montbrisonnais et Foréziens, proches du Centre Social, ont pu découvrir Saint-Petersbourg et la réalité de la vie dans une Russie en pleine mutation.

En juillet 1992 un premier groupe de 13 personnes ont été reçues dans les familles. Avec une forte émotion nous avons accompagné Nicolas dans sa découverte de son pays d'origine. Plus qu'un simple voyage touristique, ce fut un séjour inoubliable marqué par l'accueil chaleureux de nos hôtes avec qui se sont noués de forts liens d'amitié.

Les années suivantes, Nicolas a pris en charge l'organisation d'autres séjours et des actions pour soutenir nos amis russes dans cette période difficile qu'ils traversaient. Ils nous l'ont confié plus tard, ces séjours ont représenté non seulement une aide financière appréciable, mais aussi une véritable ouverture sur un "autre monde".

Quatre témoignages évoquent les voyages de Nicolas Tziganok et des membres du Centre social en Russie ainsi que ceux de ses amis russes à Montbrison et en Forez. C'est aussi une manière de rendre hommage à l'action de Nicolas qui a animé cette belle "aventure".

Voyage à Saint-Pétersbourg

Marie-Claire Roche

C'est en 1992 que j'ai fait la connaissance de Nicolas et Marinette lors d'un mémorable séjour à Saint-Pétersbourg. Dominique, leur fille m'avait proposé d'y participer et j'ai été tout de suite adoptée par ce groupe de « randonneurs montbrisonnais ».

Tout a commencé grâce à Monique et Henri Roux : leurs amis russes, André et Eléna Soukatchev avaient proposé à des amis, souvent anciens élèves d'Eléna, d'accueillir chez eux un groupe de Montbrisonnais pour deux ou trois semaines. Pour des raisons de santé, Henri Roux n'a pas pu partir, c'est donc Nicolas qui en a pris la responsabilité.

Dès l'arrivée, nous avons été accueillis comme des amis de toujours. Pas de problème de communication : ils avaient appris le français il y a vingt ou trente ans, mais avaient « révisé » pour l'occasion et le dialogue était facile. Ils voulaient tout savoir de notre vie en France, tellement différente de la leur... Nous arrivions à un moment particulièrement difficile pour eux : le pouvoir communiste était tombé, l'économie s'effondrait, le rouble avait perdu toute valeur, bref un monde s'écroulait, les valeurs auxquelles ils avaient cru n'avaient plus cours...

Pour nous, ce fut un véritable choc émotionnel de découvrir leurs difficultés : tristes blocs d'immeubles, logements exigus, pénurie... et cependant ils gardaient confiance et le sourire, heureux du moindre de nos cadeaux, fiers de nous faire découvrir les trésors de leur ville et de leur histoire.

Nicolas venait pour la première fois au pays de ses ancêtres et en était tellement heureux ! Lui d'ordinaire plutôt « taiseux » cherchait toutes les occasions de parler russe, avec Micha notre chauffeur, avec un passant rencontré dans un parc, avec Naït, André, Sacha ou Boris qui ne parlaient pas notre langue... on ressentait très fort ce besoin de contact avec ses origines, là il se sentait vraiment russe ! Son émotion était palpable, car c'était un homme très sensible et profondément humain. Il ne se mettait jamais en avant, savait écouter les autres, mais aussi affirmer ses idées lors des discussions. Tous, nous nous posions des questions sur le devenir de ce pays en mutation et sur nos modes de vie. Richesse de ces relations !

Nous avons partagé tant de moments forts, de bonheur, de rires, d'étonnement, de rencontres, d'amitié : tant de repas partagés, de pique-niques toujours accompagnés de musique : Natacha et Sacha à la guitare, tous reprenant en chœur des refrains en russe et en français : *les soirées de Moscou, (ou le temps du muguet), Kalinka, les yeux noirs, Souliko...* On ne peut entendre ces mélodies sans que les souvenirs ne nous reviennent et que l'émotion ne nous étreigne ! Peut-être quelque chose de « l'âme slave »...

Lorsque nous avons quitté Saint-Pétersbourg nous étions tous en larmes, pensant ne jamais nous revoir. Heureusement, le « rideau de fer » s'est ouvert. Nicolas et Marinette ont accompagné un autre groupe l'année suivante et nous avons nourri le projet de faire venir nos amis en France.

Nous avons réuni de l'argent par des concerts, des repas au lycée de Verrières, des dons... et avons pu les accueillir à notre tour : retrouvailles au Centre social, rue Puy-du- Rozeil, où Nicolas était dans son élément, puis nous leur avons fait découvrir la région, rencontrer nos amis et nous avons retrouvé l'atmosphère chaleureuse de notre séjour : un grand moment reste le pique-nique du 14 juillet à Verrières avec tous les participants des voyages et des Foréziens liés à la Russie... Je revois Nicolas, les yeux rieurs, son petit-fils perché sur son dos, souriant, et reprenant des conversations en russe... Nous les avons accompagnés à Paris, une ville dont ils connaissaient toute l'histoire. Ensemble nous avons fêté le 40^e anniversaire de mariage de Nicolas et Marinette !

Nous avons revu plusieurs fois nos amis en France : Eléna, Nina, Natacha et Dimitri, toujours l'occasion de retrouvailles chaleureuses en passant par la maison de Nicolas et Marinette. Professeur de français, Nina a organisé des voyages en France pour ses élèves. Malgré un emploi du temps chargé, elle a toujours tenu à passer quelques jours à Montbrison. En mars 2012, lors d'un très court séjour, elle a pu embrasser encore ceux qui étaient comme ses parents !

Des liens très forts ont été tissés entre nous, Montbrisonnais et certains de nos hôtes et aussi entre nous qui avons vécu ces instants inoubliables, en particulier les « pionniers » du séjour de 1992. Ces liens subsistent par des échanges de courrier, téléphone ou mails, petits cadeaux échangés, souvenirs... tout ceci grâce à Nicolas.

Personnellement, je dirai que c'est grâce à Nicolas, et à quelques autres personnes, que je me suis investie au Centre social. J'y venais comme « usager », j'y suis devenue bénévole et j'ai pu retrouver Nicolas au Comité de gestion, marqué par sa personnalité et sa présence, sa force de conviction, son attachement aux valeurs qui avaient guidé sa vie.

Николай спасибо, *Merci, Nicolas*

(Marie-Claire Roche est membre du bureau du Centre social)

Deuxième voyage à Saint-Petersbourg,

deuxième quinzaine de juillet 1993

Daniel et Marie-Claude Baby

Nous fréquentions le Centre social depuis plusieurs années quand nous avons appris qu'un groupe de Montbrisonnais était parti en Russie, en 1992, logé chez l'habitant. La formule était si séduisante que nous avons voulu en savoir plus. Le Centre social réunit alors ceux qui étaient partis et ceux qui en avaient l'intention. Les éloges des premiers convainquirent les seconds.

Nous serons dix-neuf à partir. Nous connaissions bien trois personnes. Quant à Nicolas, nous le connaissions par les AG en tant que trésorier, estimé pour sa compétence et sa rigueur. Il sera du voyage avec Marinette et leur fille Dominique et sera un interprète précieux. Avec Henri Roux, ils présentèrent la Russie, Saint-Petersbourg plus exactement, avec un bel enthousiasme. Les anciens nous louèrent la parfaite organisation et le parfait déroulement du séjour. Nous avons pu constater à notre tour que les louanges étaient encore au-dessous de la réalité. Nicolas avait tout préparé avec grand soin : notre départ en car, la nuit d'hôtel à Coulommiers, le trajet pour Roissy dès 8 h et les longues démarches d'embarquement. Enfin à 12 h 55 c'est le décollage de l'Iliouchine de l'Aeroflot qui atterrit à Saint-Petersbourg à 16 h 05.

Pagaille indescriptible dans un aéroport de fortune : difficile d'y retrouver ses bagages. Marinette s'inquiète beaucoup et nos hôtes sont là. Nicolas les connaît, les rejoint et, après un petit conciliabule, il nous indique nos correspondants. Lui s'est réservé la famille qui ne parle pas un mot de français (pauvre Marinette) . Ce n'est qu'à 20 h que nous trinquons et mangeons chez nos hôtes. Nous sommes curieux de connaître leur manière de vivre, autant que eux le sont des nôtres. Les dix soirées que nous avons passées ensemble n'ont pas suffi à étancher notre curiosité réciproque.

Le lendemain, première sortie du groupe. Ce sont nos hôtes qui ont prévu le transport et traité avec Micha pour nous véhiculer en car. A chaque arrêt le chauffeur mettait un seau sous le moteur. Intrigués, et même inquiétés, nous avons attendu les résultats de l'entrevue de Nicolas, en russe, naturellement. Rien d'alarmant, il s'agit seulement de récupérer les fuites d'huile. Tous les matins, nous nous retrouvons devant la Bibliothèque nationale, nos amis se chargeant de nous y amener par le métro. Nous ne nous connaissons presque pas. Bientôt nous serons amis avec les voyageurs français d'une part, et avec nos hôtes russes d'autre part. Russes choisis parmi des professeurs de français parlant parfaitement notre langue, fiers de leur ville et soucieux de la présenter sous son meilleur jour. Nicolas jubile. Il retourne dans ses rêves de Grande Russie, celle que ses parents ont quittée avec les regrets qu'on imagine. Saint-Petersbourg, ville grandiose, somptueuse, ville de cathédrales et de palais décorés à l'or fin, Venise du Nord qui envoûte par ses ponts et ses canaux. Nicolas, c'est tout ça. Sans lui, il n'y aurait pas eu cet éblouissement, cette rencontre avec les Russes et ce magnifique pique-nique de clôture sous les pins du lac Ladoga (19 Français et 15 Russes) dans une humeur très musicale de chansons traditionnelles.

Nicolas a organisé d'autres séjours, les années suivants, et pour conserver les liens de cette nouvelle amitié, a préparé des soirées où tous les « russophiles » étaient invités (80 personnes). Les premières ont eu lieu au lycée hôtelier de Verrières dans le cadre de repas à thème. Jeunes serveuses et serveurs se costumaient pour servir le borchotch pendant que le samovar chauffait dans son coin, sous le charme de la musique slave.

Juste retour des choses, plusieurs fois et à tour de rôle, nos correspondants sont venus nous voir. Après s'être disputés le titre de famille d'accueil, nous avons pu partager des sorties, des visites communes, moments d'échange des plus riches. Nicolas toujours souriant, Marinette toujours aussi exubérante. Le plus marquant pour nous fut le séjour de Natacha et Dimitri chez Liliane et André par une canicule qui les a

épuisés. C'était en 2003, une dizaine de plus à nos années de mariage, que nous avons voulu marquer par un nouveau voyage en Russie : une croisière Saint-Pétersbourg-Moscou. Natacha et Dimitri devaient prendre l'avion du retour quand nous devions nous, le prendre pour l'aller. Comme ils appréhendaient ce retour ! C'est avec un profond soulagement qu'ils ont appris qu'on prenait le même avion, nous et nos amis Ollier, compagnons de route pour ce voyage. A Saint-Pétersbourg, avec Iréna et Slava, nos hôtes de 1993, il a fallu bien sûr accepter l'invitation de Natacha qui nous avait préparé des spécialités russes. Pour fêter l'événement, Dimitri a sorti le champagne. Mais quand il a incliné la bouteille pour le service, rien n'est sorti : le champagne était gelé ! On savait que la Russie est un pays froid, mais à ce point ! Il nous a manqué le rire de Nicolas.

D'autres retrouvailles, plus modestes, toujours à l'initiative de Nicolas et Marinette. Les liens s'estompent au fil du temps, les échanges culturels sont plus difficiles, mais nous avons pu voir Nina en 2012, Hélène plusieurs fois et Marinette et Nicolas étaient présents. Nous en gardons le même souvenir attendri et ému.

(Daniel et Marie-Claude Baby sont membres du Centre social et ont participé et participent à plusieurs de ses activités. Marie-Claude Baby a été membre du comité de gestion du centre social de 1990 à 2000)

Le mot "Russie"

Liliane et André Dérory

Le nom de Nicolas reste à jamais associé dans notre mémoire avec le mot « Russie ».

Ce fut tout d'abord notre rencontre au Centre Social où il donnait bénévolement des cours de russe.

Plus tard, en 1994, nous avons participé à l'un des voyages à Saint-Pétersbourg qu'il a organisés pendant 5 années successives (de 1992 à 1996). Des voyages à l'image de Nicolas, empreints de générosité, et qui ont été un véritable choc émotionnel pour les participants qui, pour la plupart, entretiennent toujours des relations avec leurs hôtes, vingt ans plus tard, c'est dire la force de la Rencontre...

Il faut souligner qu'il ne s'agissait pas que de simples voyages touristiques. Nous étions plongés dans le quotidien – difficile à l'époque - des familles russes qui nous hébergeaient. Des gens au grand cœur, dont beaucoup parlaient parfaitement notre langue et qui nous ont fait partager leur vie, rencontrer leur famille, leurs amis et bien sûr visiter leur belle ville.

C'est ainsi qu'au fil des années, un véritable réseau d'amitié s'est tissé entre Saint-Pétersbourg et Montbrison, réseau entretenu par quelques visites, les manifestations organisées par Nicolas dans les années 90 pour soutenir nos amis russes et les petits messages et cadeaux que nous échangeons toujours pour différentes occasions : nouvel an, anniversaires, etc.

Nous devons remercier Nicolas et Marinette qui ont été les artisans de ces échanges. Grâce à eux, de belles histoires d'Amitié se sont écrites entre nos deux villes et, en ce qui nous concerne, nous n'oublierons jamais qu'ils nous ont fait rencontrer nos amis Natacha et Dimitri.

(Liliane Dérory a été membre du comité de gestion du Centre social de 1989 à 2003)

Notre cher Nicolas...

**André et Eléna Soukatchev, Natacha et Dimitri Yungmeister,
Ludmilla Soloviev, Nina et Sacha Sinitsyn**

Notre cher Nicolas... Que de moments passés ensemble, que de souvenirs inoubliables liés à lui... Nous nous sommes rencontrés il y a plus de 20 ans à Saint-Pétersbourg où un groupe de Russes liés depuis longtemps par les liens d'amitié a accueilli un groupe de Montbrisonnais qui eux aussi, étaient tous amis. Ils s'étaient réunis autour des activités du Centre social de Montbrison : des cours de russe, des randonnées, des fêtes. C'est Nicolas qui était toujours au centre de toutes ces manifestations, en effet, il savait réunir les gens en donnant beaucoup de lui-même.

Cette fois aussi, c'est Nicolas qui s'était beaucoup investi dans l'organisation de ce voyage de découverte et était en tête de ce petit groupe. Ce séjour à Saint-Pétersbourg a été suivi par un voyage des Russes en France offert par les Montbrisonnais, c'est Nicolas qui en était un des initiateurs : l'accueil chaleureux dans les familles, plusieurs visites de la région et même la découverte de Paris... mais ce qui était le plus important, c'est l'ambiance de ce séjour, les liens humains qui se sont formés. Ce n'était donc pas la fin : ensuite les visites de plusieurs d'entre nous se sont succédées à Montbrison et chaque fois on passait par la maison hospitalière de Nicolas et Marinette où on était toujours les bienvenus.

C'était une rencontre de vie, un voyage qui a eu une continuation incroyable et a fait naître une amitié très forte et de longue durée. Que de moments forts de notre vie nous devons à Nicolas qui était toujours le centre d'attraction pour les Français et les Russes. Nous nous souvenons du temps que nous avons passé ensemble à Saint-Pétersbourg, de nos visites à Montbrison, c'était Nicolas qui était toujours au centre de tout ce qui se passait pendant nos rencontres. Et c'était toujours des moments inoubliables qu'on garde dans le cœur et auxquels on revient pendant toute la vie. Sa générosité et sa bonté étaient sans limites. Compréhensif, attentif, accueillant, bref un Grand Cœur, un homme impeccable, un vrai ami ! Il va rester dans nos cœurs pour toujours.



**Nicolas Tziganok, Lucette Gagne, Nina , l'une des amies russes venues
à Montbrison et Marinette Tziganok**

Cahiers de Village de Forez

n° 118, 3^e trimestre 2013

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allezina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Richard Bouligaud, Michèle Bouteille, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange (+), Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2013.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.